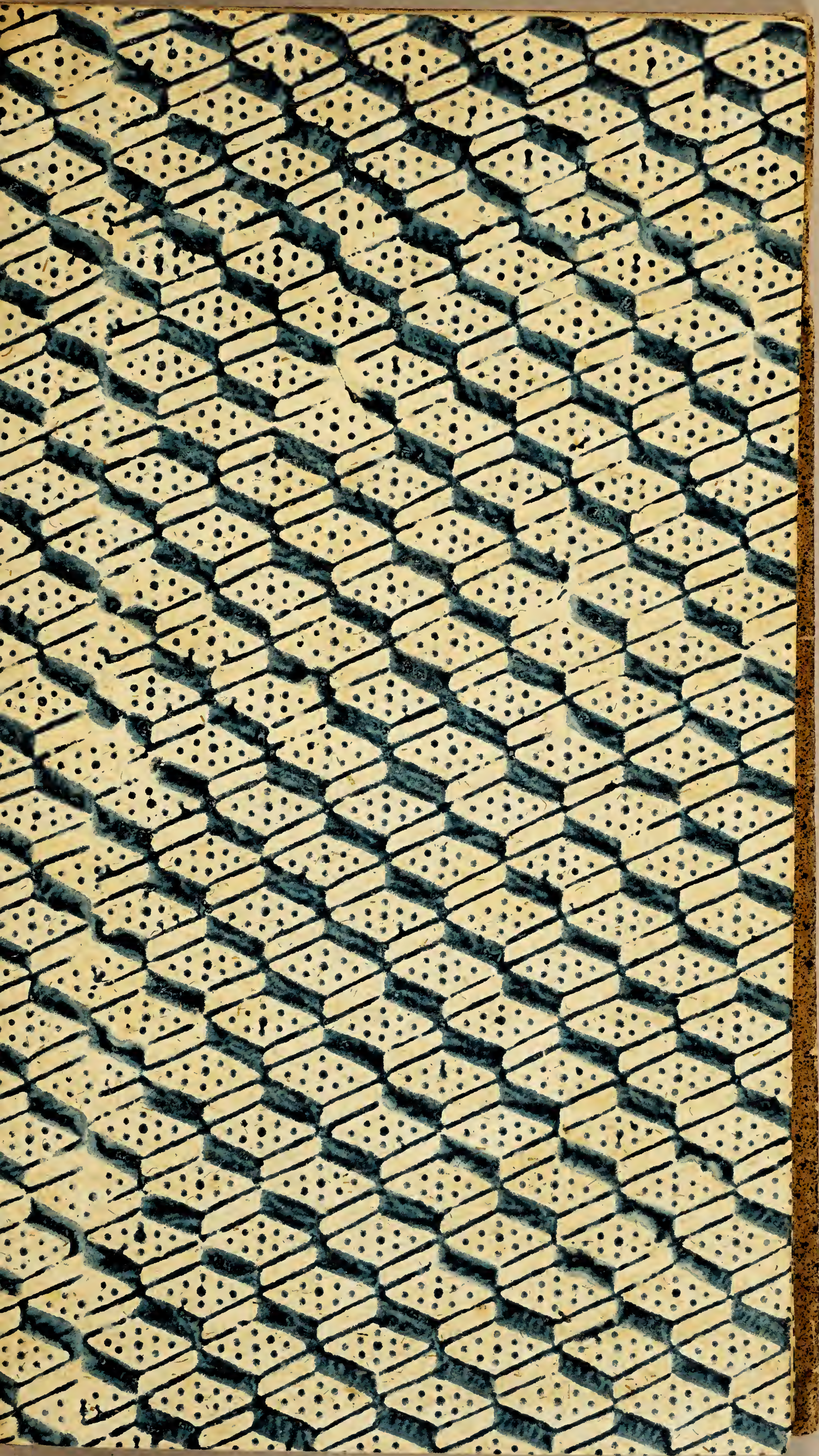
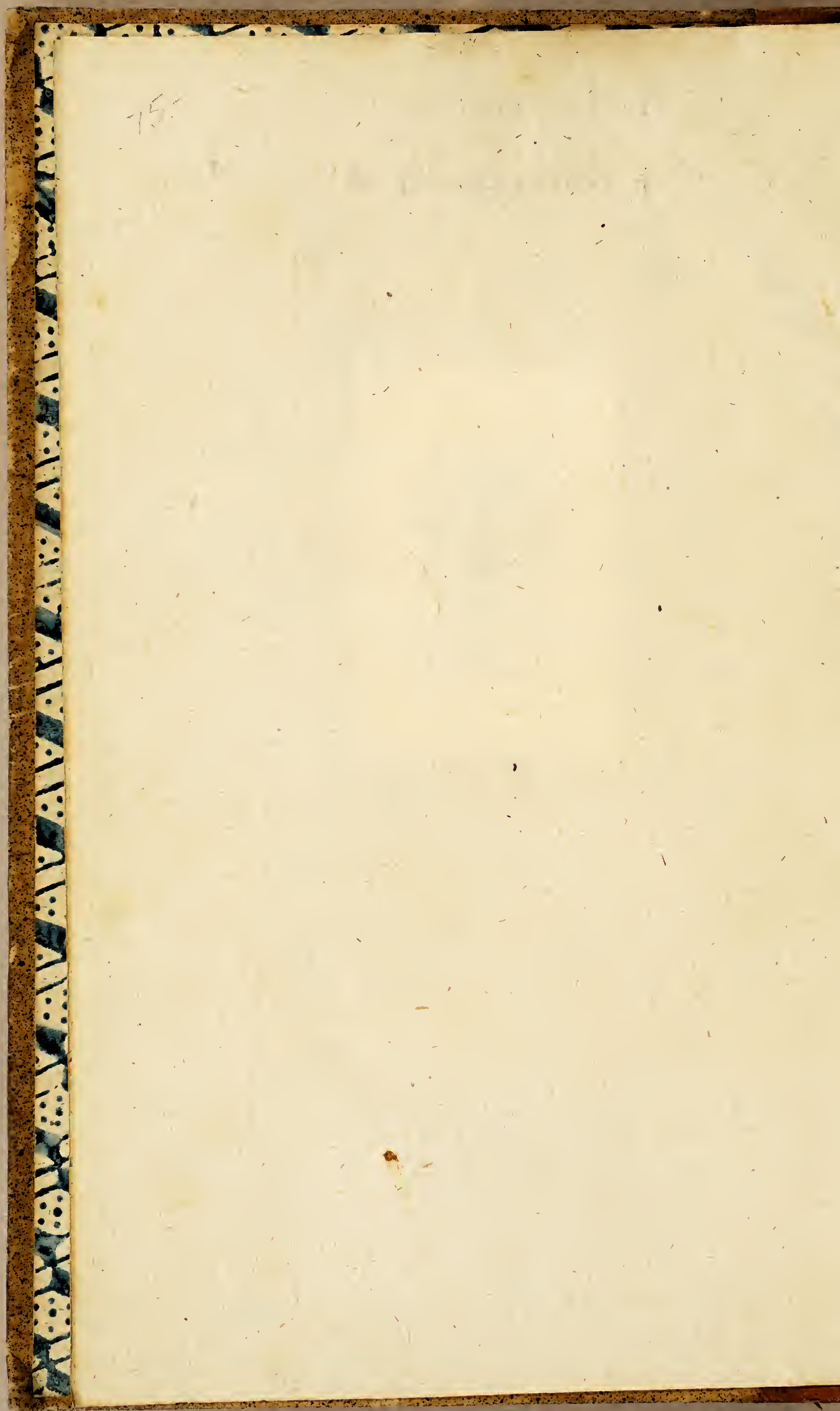



GAUDEO





RÉVOLUTION DE L'AMERIQUE.

PAR

M. L'ABBÉ RAYNAL,

AUTEUR DE L'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE DES ETABLISSEMENS, ET DU COMMERCE DES EUROPE'ENS DANS LES DEUX INDES.



A LONDRES,
Chez LOCKYER DAVIS, Holbourn,
& se vend
A LA HAYE,
Chez P. F. GOSSE, Libraire de la Cour.

M. D. CC. LXXXI.

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

L'Histoire philoſophique & olitique des établiſſements & du ommerce des Européens dans les leux Indes, par M. l'Abbé Ray-ial, eſt certainement un des lus beaux ouvrages qui ayent aru depuis la renaiſſance des let-res, & peut-être le plus inſtructif e ceux que nous connoiſſons. C'eſt une production, dont on 'avoit point de modèle; & qui ourra bien en ſervir un jour. Le ublic ſouhaitoit avec impatience é ſupplément, attendu depuis ſi

long temps, qui devoit traiter des démêlés de la Grande-Bretagne avec ſes colonies. L'Editeur, dans le cours de ſes voyages, a eu le ſingulier bonheur de ſe procurer une copie de cet excellent traité, qui n'a pas encore paru dans l'étranger. Il ſe flatte que l'il-luſtre hiſtorien aura quelque in-dulgence pour un homme, qu'au-cune conſidération n'auroit pu en-gager à donner, ſans ſon aveu cet écrit au public, s'il n'eut ét intimément perſuadé que les rai ſonnemens ſolides dont il eſ rempli, pourront dans ce mo ment de criſe, être de quelqu ſervice à cette patrie qu'il aim & chérit avec une ardeur, qui n le cède qu'à cette flamme d'u ordre ſupérieur, dont brule l'écr vain philantrope, pour la liber

& pour le bonheur de toutes les nations de la terre. L'éditeur ne donne pas seulement ce brillant morçeau tel qu'il a été composé en François ; il en publie aussi la traduction en Anglois, en faveur de ceux qui n'entendent pas la premiére de ces langues, ou de ceux auxquels elle n'est pas très familiére. Il souhaite que la copie ait quelque chose de la chaleur, de la grace, de la force, & de la dignité de l'original.

Il doit avertir que l'auteur a evalué les monnoies en livres tournois, & qu'il estime la livre sterling vingt deux livres dix sols.

On ose croire qu'independamment de cet esprit de bienfaisance qui caractérise ce traité historique & philosophique, la profondeur des vues politiques, le

jugement exquis, & même les ſalutaires ſarcaſmes dont il eſt aſſaiſonné, ne ſauroient être préſentés plus à propos, à ceux pour qui il eſt principalement deſtiné. Il paroit aujourd'hui que le vœu général de la nation, & même ſon attente, ſont, que le Parlement, avant la fin de ſa ſéance, prenne enfin, ſi toutefois il en eſt encore temps, des meſures efficaces pour terminer les diſſentions dénaturées & honteuſes qui ont ſi cruellement déchiré le ſein de la mére patrie & ſes colonies; diſſentions au milieu deſquelles, les peuples, (ainſi que l'a très bien obſervé l'auteur d'un projet d'accommodement fondé ſur la juſtice & ſur la généroſité) ſe voyent dépouillés de part & d'autre de leurs plus chers avantages,

& où le ſacrifice forcé de leur félicité mutuelle, eſt ſuivi de la miſere, & du mépris des nations.

L'éditeur deſire, avec une ſolicitude proportionnée à l'importance du ſujet, que quelques uns de ceux de ſes concitoyens qui cultivent les lettres, ſous un gouvernement auſſi favorable à la liberté de penſer, que l'eſt celui de la Grande Bretagne, veuillent entrer dans la carriére, qui leur eſt ouverte par l'Académie de Lyon, dans l'avertiſſement qui ſuit : il ſeroit au comble de ſes voeux, ſi la palme du génie étoit adjugée à l'un des écrivains de ce peuple, ſi renommé pour ſon éloquence, & qu'il ſe flatte de voir bientôt reprendre ſa ſupériorité dans les armes, quand une fois les malheureuſes querelles,

qui l'ont divisé de ses colonies, auront fait place à un amour mieux entendu de la patrie. Il offre à tous ceux qui se sentiront assez de forces pour traiter ce grand sujet, & qui n'auroient pas la facilité d'envoyer leurs compositions à l'addresse indiquée, de les faire passer à Lyon, franc de port, pourvu qu'elles soyent remises à son libraire M. Lockyer Davis, avant le premier Decembre 1782.

A Londres, le 5 Mars 1781.

AVER-

AVERTISSEMENT

DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES BELLES LETTRES ET ARTS

DE LYON.

M. L'ABBÉ RAYNAL, après avoir éclairé les hommes par ſes écrits, a voulu leur procurer encore de nouvelles lumieres, en excitant l'émulation. Aſſocié aux travaux de l'Académie de Lyon, il a propoſé à cette compagnie, d'annoncer deux ſujets de Prix, dont il a fait le fonds, pour être diſtribués par elle, aux Auteurs qu'elle jugera avoir le mieux rempli les vues du programme.

L'Académie a accepté cette offre avec reconnoiſſance, & s'empreſſe de publier les deux ſujets.

Le premier ſujet, propoſé pour l'année 1782, ſe rapporte excluſivement aux manufactures & à la proſpérité de la ville de Lyon; & quoique dicté par les vues les plus judicieuſes & les plus patriotiques, on ſe diſpenſe de le donner ici, ſon objet étant purement local & borné, & n'ayant pas, comme celui du ſecond, un rapport direct & immédiat avec les intérêts de l'humanité.

POUR L'ANNÉ'E 1783.

L'ACADEMIE propoſe le ſujet qui ſuit.

La decouverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuiſible au genre humain?

S'il en eſt réſulté des biens, quels ſont les moyens de les conſerver & de les accroître?

Si elle a produit des maux, quels ſont les moyens d'y remédier?

Le Prix conſiſte en une ſomme de 1200 livres, qui ſera remiſe à l'auteur couronné, ou à ſon Fondé de procuration.

CONDITIONS.

Toutes perſonnes, de toute nation, pourront concourir pour ce Prix, excepté les Académiciens tutelaires & les vétérans; les Aſſociés y ſeront admis. Les auteurs ne ſe feront connoitre ni directement, ni indirectement; ils mettront une deviſe à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté qui contiendra la même

devise leurs noms & les lieux de leur residence.

Vu l'importance du sujet, l'Académie ne fixe aucunement l'etendue des mémoires, & se contente d'inviter les auteurs à les écrire en François ou en Latin.

Aucun ouvrage ne sera admis au concours, passé le premier Fevrier 1783. L'Académie proclamera le Prix, la même année, dans son assemblée publique, après la Fête de Saint Louis.

Les paquets seront addressés, francs de port, à Lyon,

A M. LA TOURRETTE, *noies, Secretaire perpétuel pour la Classe des Sciences, Rue Boissac*; ou

A M. DE BORY, *Secretaire perpétuel pour la classe des Belles-Lettres, Rue Boissac*; ou

A M. AIMÉ DE LA ROCHE, *Imprimeur-Libraire de l'Académie, maison des halles de la Grenette.*

Signé,

LA TOURRETTE,
Secretaire perpétuel.

A Lyon, le 5 Septembre 1780.

TABLE DES MATIERES.

Pourquoi

REVO-

RÉVOLUTION

DE

L'AMÉRIQUE.

L'ANGLETERRE fortoit d'une longue & fanglante guerre, où fes flottes avoient arboré le pavillon de la victoire fur toutes les mers, où une domination déjà trop vafte s'étoit accrue d'un territoire immenfe dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en impofer au-dehors : mais au-dedans la nation étoit réduite à gémir de fes acquifitions & de fes triomphes. Ecrâfée fous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 liv. qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 liv., elle pouvoit à peine fuffire aux dépenfes les plus néceffaires avec cent trente millions qui lui reftoient de fon revenu ; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une confiftance affurée.

Etat de détreffe où fe trouve l'Angleterre. 1763.

Les terres reſtoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un tems de paix. On avoit mis de nouvelles taxes ſur les maiſons & ſur les fenêtres. Le contrôle des actes peſoit ſur tous les biens fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer : tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amuſement payoit plus qu'on ne l'auroit cru poſſible. Pour ſe dédommager du ſacrifice qu'il avoit fait à la conſervation des citoyens, en prohibant les liqueurs ſpiritueuſes, le fiſc s'étoit jetté ſur la drèche, ſur le cidre, ſur la bière, ſur toutes les boiſſons à l'uſage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la ſortie. Les matières premières & la main-d'œuvre étoient montées à ſi haut prix dans la Grande-Bretagne, que ſes négocians ſe voyoient ſupplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé juſqu'alors de concurrence. Les bénéfices de ſon commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuel-

lement au-dessus de cinquante fixmillions;
& de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans ses fonds publics.

Les ressorts de l'état étoient forcés. Les muscles du corps politique éprouvant à la fois une tension violente, étoient en quelque manière sortis de leur place. C'étoit un moment de crise. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soulager par la diminution des dépenses. Celles que faisoit le gouvernement étoient nécessaires, soit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d'argent; soit pour contenir la maison de Bourbon, aigrie par les humiliations de la dernière guerre, par les sacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer, & la sécurité du présent, & la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au secours de la métropole. Cette vue étoit sage & juste.

Les membres d'une confédération doivent toutes contribuer à sa défense & à sa splendeur, selon l'étendue de leurs facultés, puisque ce n'est que par la force publique

L'Angleterre appelle ses colonies à son secours.

que chaque claſſe peut conſerver l'entière & paiſible jouiſſance de ce qu'elle poſſède. L'indigent y a ſans doute moins d'intérêt que le riche; mais il y a d'abord l'intérêt de ſon repos, & enſuite celui de la conſervation de la richeſſe nationale qu'il eſt appellé à partager par ſon induſtrie. Point de principe ſocial plus évident; & cependant point de faute politique plus commune que ſon infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumières & la conduite des gouvernements ?

Du vice de la puiſſance légiſlative qui exagère l'entretien de la force publique, & uſurpe pour ſes fantaiſies une partie des fonds deſtinées à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la ſubſiſtance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes, au nom de l'état, proſtitués dans les cours à l'intérêt & au vice, vont groſſir le faſte d'une troupe d'hommes qui flattent, haïſſent & corrompent leur maître, vont dans des mains plus viles encore payer le ſcandale & la honte de ſes plaiſirs. On les prodigue pour un appareil

de grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle, pour des fêtes, reſſource de l'oiſiveté impuiſſante au milieu des ſoins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une portion, il eſt vrai, ſe donne aux beſoins publics : mais l'incapacité diſtraite les applique ſans jugement comme ſans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour ceſſer de l'être, ſouffre dans l'impôt une diſtribution injuſte, une perception qui n'eſt elle-même qu'une oppreſſion de plus. Alors tout ſentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le prince & les ſujets. Ceux qui lèvent les revenus de l'état ne paroiſſent plus que les ennemis du citoyen. Il défend ſa fortune de l'impôt, comme il la defendroit d'une invaſion. Tout ce que la ruſe peut dérober à la force, paroît un gain légitime; & les ſujets corrompus par le gouvernement uſent de repréſailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils ſont eux-mêmes dupes & victimes. Le fiſc inſa-

tiable & ardent, moins fatisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuse, pourfuit avec cent mains ce qu'une feule ofe lui dérober. Il joint l'activité de la puiffance à celle de l'intérêt. Les vexations fe multiplient. Elles fe nomment châtiment & juftice ; & le monftre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichiffent. Heureux le fouverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à fon peuple un compte fidèle de l'emploi des fommes qu'il en exigeroit. Mais ce fouverain n'a point encore paru ; & fans doute il ne fe montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'état qui le protège, n'en eft pas moins néceffaire & facrée ; & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies Angloifes de l'Amérique feptentrionale n'en avoient pas donné l'exemple ; & jamais le miniftère Britannique n'avoit eu recours à elles, fans en obtenir les fecours qu'il follicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes, puifque la conceffion étoit précédée de déli-

bérations libres & publiques dans les aſſemblées de chaque établiſſement. La mère-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres diſpendieuſes & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé ſa tranquillité. Elle avoit eu des adminiſtrateurs audacieux & corrompus, malheureuſement diſpoſés à élever l'autorité du trône ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient ſuccédées, ſans qu'on eût ſongé à attaquer un uſage affermi par deux ſiècles d'une heureuſe expérience.

Les provinces du nouveau-monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette manière de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuſe ou erronnée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité eſt un art délicat qui demande plus de circonſpection qu'on ne penſe. Ceux qui gouvernent ſont trop accoutumées peut-être à mépriſer les hommes. Ils les regardent trop comme des eſclaves courbés par la nature, tandis

qu'ils ne le ſont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne ſe redreſſent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puiſſance n'a d'autre appui que l'opinion ; que la force de ceux qui gouvernent n'eſt réellement que la force de ceux qui ſe laiſſent gouverner. N'avertiſſez pas les peuples diſtraits par les travaux, ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux juſqu'à des vérités trop redoutables pour vous ; & quand ils obéiſſent ne les faites pas ſouvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible ſera venu ; dès qu'ils auront penſé qu'ils ne ſont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs ſont faits pour eux ; dès qu'une fois ils auront pu ſe rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime : *Nous ne voulons pas de cette loi, cet uſage nous déplaît ;* point de milieu, il vous faudra par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans ; & votre autorité déſormais déteſtée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choiſir de la part des peuples que l'inſolence ouverte ou la haîne cachée.

Le premier devoir d'une adminiſtration ſage eſt donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions ſont la proprieté la plus chère des peuples, proprieté plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler ſans doute à les rectifier par les lumières, à les changer par la perſuaſion, ſi elles diminuent les forces de l'état. Mais il n'eſt pas permis de les contrarier ſans néceſſité; & il n'y en eût jamais pour rejetter le ſyſtême adopté par l'Amérique ſeptentrionale.

En effet, ſoit que les diverſes contrées de ce nouveau - monde fuſſent autoriſées, comme elles le ſouhaitoient, à envoyer des repréſentans au parlement, pour y délibérer avec leur concitoyens ſur les beſoins de tout l'empire Britannique; ſoit qu'elles continuaſſent à examiner dans leur propre ſein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit réſulter aucun embarras pour le fiſc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude; & ces provinces ſe feroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit voulu

leur faire porter. Dans le ſecond, le miniſtère diſpoſant des dignités, des emplois, des penſions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de réſiſtance à ſes volontés dans cet autre hémiſphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes conſacrées en Amérique avoient une autre baſe que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes; ils s'appuyoient plus ſolidement encore ſur le droit qu'a tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de ſon aveu ou de celui de ſes repréſentans. Ce droit, qui devroit être celui de tous les peuples, puiſqu'il eſt fondé ſur le code éternel de la raiſon, remontoit par ſon origine juſqu'au règne d'Edouard premier. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, ſous des rois féroces comme ſous des rois imbécilles, dans des momens de ſervitude comme dans des tems d'anarchie, il le réclama ſans ceſſe. On vit l'Anglois, ſous les Tudors, abandonner ſes droits les plus précieux & livrer ſa tête ſans défenſe à la hache des tyrans: mais jamais

renoncer au droit de s'impofer lui-même. C'eft pour le défendre qu'il répandit des flots de fang, qu'il détrôna ou punit fes rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut folemnellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chaffoit un roi defpote, tracer les conditions du contrat entre une nation & le nouveau fouverain qu'elle venoit de choifir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus facrée, fans doute, que tant de droits imaginaires que la fuperftition voulut fanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'inftrument & le rempart de fa liberté. Elle penfoit, elle fentoit que c'étoit la feule digue qui pût à jamais arrêter le defpotifme; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilège, le condamne à l'oppreffion; que les fonds levés en apparence pour fa fûreté, fervent tôt ou tard à fa ruine. L'Anglois, en fondant fes colonies avoit porté ces principes au-delà des mers; & les mêmes idées s'étoient tranfmifes à fes enfans.

Ah! fi dans ces contrées même de l'Europe, où l'efclavage femble depuis long-tems

s'être aſſis au milieu des vices, des richeſſes & des arts; où le deſpotiſme des armées ſoutient le deſpotiſme des cours; où l'homme, enchaîné dès ſon berceau, garotté des doubles liens & de la ſuperſtition & de la politique n'a jamais reſpiré l'air de la liberté : ſi dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au ſort des états, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuſe qui a ſu en faire le fondement & la baſe de ſa conſtitution; combien plus les Anglois, enfans de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs pères? Ils ſavent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le ſol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un ſentiment favorable à ces idées. Diſperſés dans un continent immenſe; libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vaſtes plaines de leurs déſerts, aux bords de ces forêts où tout eſt encore ſauvage & où rien ne rappelle ni la ſervitude ni la tyrannie de l'homme, ils ſemblent recevoir de tous les objets phyſiques les leçons

de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs ces peuples livrés presque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élèvent & fortifient l'ame en donnant des mœurs simples, aussi éloignés jusqu'à présent de la richesse que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrumpus ni par l'excès du luxe, ni par l'excès des besoins. C'est dans cet état sur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & se montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui semble être le garant le plus sûr de tous les autres. Telle étoit la résolution des Américains.

L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le ministère Britannique ignorât ces dispositions; soit qu'il espérât que ses délégués réussiroient à les changer, il saisit le moment d'une paix glorieuse pour exiger une contribution forcée de ses colonies. Car, qu'on le remarque bien, la guerre heureuse ou malheureuse sert toujours de prétexte aux usurpations des gouvernemens, comme si les chefs des nations belligérantes s'y proposoient moins de vaincre leurs ennemis que d'asservir leurs sujets. L'an 1764 vit éclorre ce fameux acte du timbre, qui

défendoit d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit ſur du papier marqué & vendu au profit du fiſc.

Les provinces Angloiſes du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette uſurpation de leurs droits les plus précieux & les plus ſacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la conſommation de ce que leur fourniſſoit la métropole, juſqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppreſſeur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foibleſſe, ſont les plus ardentes à faire le ſacrifice de ce qui ſervoit à leur parure; & les hommes animés par cet exemple renoncent de leur côté à d'autres jouiſſances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue, pour ſe former à l'induſtrie dans des atteliers; & la laine, le lin, le coton groſſiérement travaillés, ſont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette eſpèce de conſpiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négocians dont les marchandiſes ſont ſans débouché, augmentent ſon inquiétude. Les ennemis du

ministère appuient ces mécontemens ; & l'acte du timbre est révoqué après deux années d'un mouvement convulsif, qui dans d'autres tems auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies est de courte durée. Le parlement, qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance, veut, en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, soit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui sont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent septentrional ne sont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que personne ne peut contester à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir sur ses exportations les droits qui conviennent à ses intérêts, puisqu'elle n'ôte point à ses établissemens, situées au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandises asservies aux nouvelles taxes. Ce subterfuge paroît une dérision à des hommes, qui, purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent,

ni se procurer par leur induſtrie, ni par des liaiſons étrangères , les objets qu'on vient d'impoſer. Que ce ſoit dans l'ancien ou dans le nouveau-monde que ce tribut ſoit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la choſe, & que leur liberté ne feroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repouſſée avec ſuccès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper; & ils ne veulent pas l'être. Ces ſophiſmes politiques leur paroiſſent ce qu'ils ſont, le maſque de la tyrannie.

Les nations en général ſont plus faites pour ſentir que pour penſer. La plupart ne ſe ſont jamais aviſées d'analyſer la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéiſſent ſans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières aſſociations nationales leur étant inconnus, toute réſiſtance à leur volonté leur paroît un crime. C'eſt principalement dans les états où les principes de la légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement eſt ordinaire. L'habitude de croire favoriſe l'habitude de ſouffrir. L'homme

me ne renonce pas impunément à un feul objet. Il femble que la nature fe venge de celui qui ofe ainfi la dégrader. Cette difpofition fervile de l'ame s'étend à tout. Elle fe fait un devoir de réfignation comme de baffeffe, & baifant toutes les chaînes avec refpect, tremble d'examiner fes loix comme fes dogmes. De même qu'une feule extravagance dans les opinions religieufes fuffit pour en faire adopter fans nombre à des efprits une fois déçus, une première ufurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins. C'eft par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les abfurdités en matière de culte & de politique fe font introduites dans le monde pour écrâfer les hommes. Auffi le premier fignal de la liberté chez les nations les a portées à fecouer ces deux jougs à la fois; & l'époque où l'efprit humain commença à difcuter les abus de l'églife & du clergé, eft celle où la raifon fentit enfin les droits des peuples, & où le courage effaya de pofer les premières bornes au defpotifme.

Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloifes en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y favoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme; & le miniftère Britannique la violant, il falloit néceffairement qu'un peuple tout compofé de citoyens fe foulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulèrent, fans qu'aucune des taxes, qui bleffoient fi vivement les Américains, fût perçue. C'étoit quelque chofe : mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné; & cette fatisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réferve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entièrement la fupériorité de la métropole fur fes colonies; car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéïe par fes colonies.

Le miniftère, trompé par fes délégués, croyoit fans doute les difpofitions changées dans le nouveau-monde, lorfqu'en 1773, il ordonna la perception de l'impôt fur le thé.

A cette nouvelle, l'indignation eſt générale dans l'Amérique ſeptentrionale. Dans quelques provinces, on arrête des remercimens pour les navigateurs qui avoient refuſé de prendre ſur leurs bords cette production. Dans d'autres, les négocians auxquels elle eſt adreſſée refuſent de la recevoir. Ici, on déclare ennemi de la patrie quiconque oſera la vendre. Là, on charge de la même flétriſſure ceux qui en conſerveront dans leurs magaſins. Pluſieurs contrées renoncent ſolemnellement à l'uſage de cette boiſſon. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reſte de cette feuille, juſqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou ſix millions; & il n'en fut pas débarqué une ſeule caiſſe. Boſton fut le principal théâtre de ce ſoulevement. Ses habitans détruiſirent, dans le port même, trois cargaiſons de thé qui arrivoient d'Europe.

Meſures qu'elles prennent pour lui réſiſter.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ſes droits que le reſte de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ſes privilèges étoit repouſſée ſans mé-

nagement. Cette résistance, quelquefois accompagnée des troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le ministère qui avoit des vengeances à exercer saisit trop vivement la circonstance d'un excès blâmable; & il en demanda au parlement une punition sévère.

Les gens modérés souhaitoient que la cité coupable fût seulement condamnée à un dédommagement proportioné au dégât commis dans sa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légère; & le 13 Mars 1774, il fût porté un bill qui fermoit le port de Boston, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Bostoniens à cet esprit de servitude qu'on avoit travaillé vainement jusqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis persévéroient dans leurs prétentions, leurs voisins profiteroient avec empressement de l'interdit jetté sur le principal port de la province. Au pis

aller, les autres colonies, depuis long-tems jalouſes de celle de Maſſachuſet, l'abandonneroit avec indifférence à ſon triſte ſort, & recueilleroit le commerce immenſe que ſes malheurs feroient refluer ſur elles. De cette manière ſeroit rompue l'union de ces divers établiſſemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de conſiſtance, au gré de la métropole.

L'attente du miniſtère fût généralement trompée. Un acte de rigueur en impoſe quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faiſoit que gronder au loin, ſe ſoumettent ſouvent lorſqu'il vient à fondre ſur eux. C'eſt alors qu'ils pèſent les avantages & les déſavantages de la réſiſtance ; qu'ils meſurent leurs forces & celles de leurs oppreſſeurs ; qu'une terreur panique ſaiſit ceux qui ont tout à perdre & rien á gagner ; qu'ils élèvent la voix, qu'ils intimident ; qu'ils corrompent ; que la diviſion s'élève entre les eſprits, & que la ſociété ſe partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent ſous les yeux de leurs tyrans qui

voient couler ce ſang avec une douce ſatisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guère de complices que chez les peuples déjà corrompus. Ce ſont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'eſt la molleſſe qui s'épouvante & n'oſe faire l'échange de ſon repos contre des périls honorables. C'eſt la vile ambition de commander qui prête ſes bras au deſpotiſme, & conſent à être eſclave pour dominer; à livrer un peuple pour partager ſa dépouille; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'eſt ſurtout l'indifférente & froide perſonnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'eſt toujours le gouvernement qui la fait naître: c'eſt elle qui, par principe, ſacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un ſiècle & de la poſtérite à la jouiſſance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une ſociété opulente & voluptueuſe, d'une ſociété veillie & parvenue à ſon dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeu-

rèrent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la résolution de soutenir leurs droits avec plus d'accord & de constance.

A Boston, les esprits s'exaltent de plus en plus. Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentissent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit sans doute un spectacle intéressant pour la philosophie de voir que dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la superstition a béni les chaînes des peuples, où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit sa voix pour défendre les privilèges d'une nation opprimée; & si l'on peut croire que la divinité daigne abaisser ses regards sur les malheureuses querelles des hommes, elle aimoit mieux sans doute voir son sanctuaire consacré à cet usage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adressoient ses ministres. Ces discours devoient produire un grand effet; & lorsqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'op-

preffion, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Maffachufet dédaignent jufqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du défaftre de la capitale. Ils ne fongent qu'à refferrer avec les Boftoniens les liens qui les uniffent, difpofés à s'enfévelir fous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laiffer porter le moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la caufe de Bofton ; & leur affection augmente à proportion du malheur & des fouffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de chofe près d'une réfiftance fi févérement punie, elles fentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'eft que différée; & que toute la grace, dont peut fe flatter la plus favorifée, fera d'être la dernière fur qui s'appefantira un bras oppreffeur.

Ces difpofitions à un foulèvement général font augmentées par l'acte contre Bofton, qu'on voit circuler dans tout le continent fur du papier bordé de noir, emblême

du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude ſe communique d'une maiſon à l'autre. Les citoyens ſe raſſemblent & converſent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, ſortent de toutes les preſſes.

" Les ſévérités du parlement Britanni-
" que contre Boſton, dit-on dans ces im-
" primés, doivent faire trembler toutes les
" provinces Américaines. Il ne leur reſte
" plus qu'à choiſir entre le fer, le feu, les
" horreurs de la mort, & le joug d'une
" obéiſſance lâche & ſervile. La voilà enfin
" arrivée cette époque d'une révolution
" importante, dont l'événement, heureux
" ou funeſte, fixera à jamais les regrets ou
" l'admiration de la poſtérité.

" Serons-nous libres, ſerons-nous eſcla-
" ves? C'eſt de la ſolution de ce grand pro-
" blême que va dépendre, pour le préſent,
" le ſort de trois millions d'hommes, &
" pour l'avenir la félicité ou la miſère de
" leurs innombrables deſcendans.

" Réveillez-vous donc, ô Américains!
" jamais la région que vous habitez ne fût

" couverte d'auſſi ſombres nuages. On vous
" appelle rébelles, parce que vous ne
" voulez être taxés que par vos repréſen-
" tans. Juſtifiez cette prétention par votre
" courage, ou ſcellez-en la perte de tout
" votre ſang.

" Il n'eſt plus tems de delibérer. Lorſ-
" que la main de l'oppreſſeur travaille ſans
" relâche à vous forgér des chaînes, le
" ſilence feroit un crime & l'inaction une
" infamie. La conſervation des droits de
" la république: voilà la loi ſuprême. Celui
" là feroit le dernier des eſclaves qui, dans
" le péril où ſe trouve la liberté de l'A-
" mérique, ne feroit pas tous ſes efforts
" pour la conſerver."

Cette diſpoſition étoit commune: mais l'objet important, la choſe difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il ſe formât un concert de volontés qui donnât aux réſolutions de la dignité, de la force, de la conſiſtance. C'eſt ce concert qui, d'une multitude de parties éparſes & toutes faciles à briſer, compoſe un tout dont on ne vient

point à bout, si l'on ne réussit à le diviser, ou par la force ou par la politique. La nécessité de ce grand ensemble fût saisie par les provinces de New-Hampshire, de Massachuset, de Rhode-Island, de Connecticut, de New-York, de New-Jersey, des trois comtés de la Delaware, de Maryland, de Pensilvanie, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auxquelles se joignit depuis la Georgie, envoyèrent dans le mois de septembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ses colonies prennent, à cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne sont plus quelques particuliers qui opposent une résistance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'est la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les résolutions prises de part & d'autre échauffent de plus en plus les esprits. L'animosité augmente. Tout espoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés

on aiguiſe le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le nouveau-monde. Cet autre hémiſphère s'occupe de ſa défenſe. Les citoyens y deviennent ſoldats. Les matériaux de l'incendie s'amaſſent, & bientôt va ſe former l'embrâſement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boſton, dans la nuit du 18 avril 1775, un détachement chargé de détruire un magaſin d'armes & de munitions, aſſemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il diſſipe ſans beaucoup d'efforts, continue rapidemment ſa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il ſe voit aſſailli, dans un eſpace de quinze milles, par une multitude furieuſe, à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le ſang Anglois, tant de fois verſé en Europe par des mains Angloiſes, arroſe à ſon tour l'Amérique, & la guerre civile eſt engagée.

Sur le même champ de bataille ſont livrés, les mois ſuivans, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes

de ces actions meurtrières & dénaturées. Le congrès honore sa cendre.

" Il n'est point mort, dit l'orateur, il
" ne mourra pas cet excellent citoyen. Sa
" mémoire sera éternellement présente,
" éternellement chère à tous les gens de
" bien, à tous ceux qui aimeront leur patrie.
" Dans le cours borné d'une vie de trente-
" trois ans, il avoit déployé les talens de
" l'homme d'état, les vertus d'un sénateur,
" l'ame du héros.

" Vous tous, qu'un même intérêt anime,
" approchez-vous du corps sanglant de
" Warren. Lavez de vos pleurs ses blessures
" honorables : mais ne vous arrêtez pas trop
" long-tems auprès de ce cadavre inanimé.
" Retournez dans vos demeures pour y faire
" détester le crime de la tyrannie. Qu'à
" cette peinture horrible, les cheveux de
" vos enfans se dressent sur leur têtes; que
" leurs yeux s'enflamment; que leurs fronts
" deviennent menaçans; que leurs bouches
" expriment l'indignation. Alors, alors,
" vous leur donnerez des armes; & votre
" dernier vœu sera qu'ils reviennent vain-

“ queurs, ou qu'ils finiſſent comme Warren.”

Les troubles qui agitoient Maſſachuſet ſe répétoient dans les autres provinces. Les ſcènes n'y étoient pas, à la vérité, ſanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques : mais par-tout les Américains s'emparoient des forts, des armes, des munitions : par-tout ils expulſoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement; par-tout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroiſſoient favorables à la cauſe de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace juſqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François ſur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, juſqu'à faire une irruption dans cette vaſte région.

Tandis que de ſimples particuliers ou des diſtricts iſolés ſervent ſi utilement la cauſe commune, le congrès s'occupe du ſoin d'aſſembler une armée. Le commandement en eſt donné à George Washington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuſes dans les guerres précédentes. Auſſi-tôt le nouveau général vole

à Maſſachuſet, pouſſe de poſte en poſte les troupes royales, & les force à ſe renfermer dans Boſton. Six mille de ces vieux ſoldats, échappés au glaive, à la maladie, à toutes les misères, & preſſés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 mars 1776, avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un aſyle dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtée, ainſi que la Floride, fidelle à ſes anciens maîtres.

Ces ſuccès fut le premier pas de l'Amérique Angloiſe vers la révolution. On commença à la deſirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la juſtifioient. Ces principes, nés en Europe & particuliérement en Angleterre, avoient été tranſplantés en Amérique par la philoſophie. On ſe ſervoit contre la métropole de ſes propres lumières, & l'on diſoit:

Les colonies étoient en droit de ſe ſéparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.

Il faut bien ſe donner de garde de confondre enſemble les ſociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jetté comme au haſard ſur ce globe; environné de tous les maux de la

nature; obligé ſans ceſſe de défendre & de protéger ſa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la ſtérilité de la terre qui lui refuſe des alimens, ou ſa malheureuſe fécondité qui fait germer ſous ſes pas des poiſons; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui diſputent ſon ſéjour & ſa proie, & le combattant lui-même, ſemblent vouloir ſe rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître: l'homme dans cet état, ſeul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour ſa conſervation. Il a donc fallu qu'il ſe réunît & s'aſſociât avec ſes ſemblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'eſt par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à ſon uſage, contenu les fleuves, aſſervi les mers, aſſuré ſa ſubſiſtance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le ſervir, & repouſſé les autres loin de ſon empire, au fond des déſerts ou des bois, où leur

nombre diminue de ſiècle en ſiècle. Ce qu'un homme ſeul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous enſemble ils conſervent leur ouvrage. Telle eſt l'origine, tels ſont l'avantage & le but de la ſociété.

Le gouvernement doit ſa naiſſance à la néceſſité de prévenir & de réprimer les injures que les aſſociés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'eſt la ſentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne ſoient troublés.

Ainſi la ſociété eſt née des beſoins des hommes, le gouvernement eſt né de leurs vices. La ſociété tend toujours au bien; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La ſociété eſt la première; elle eſt dans ſon origine indépendante & libre; le gouvernement a été inſtitué pour elle & n'eſt que ſon inſtrument. C'eſt à l'une à commander; c'eſt à l'autre à la ſervir. La ſociété a créé la force publique; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la conſacrer toute entière à ſon uſage. Enfin, la ſociété eſt eſſentiellement bonne; le gouvernement, comme on le fait, peut être & n'eſt que trop ſouvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux ; cela n'eſt pas. Que nous avions tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'eſt que des droits, où il y a inégalité de talens ou de force, & nulle garentie, nulle ſanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes reſſources : cela n'eſt pas. Que nous étions doués indiſtinctement des mêmes moyens de défenſe : cela n'eſt pas ; & je ne ſais pas en quel ſens il peut être vrai que nous jouiſſons des mêmes qualités d'eſprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement ; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure légiſlation, ce n'eſt pas de la détruire ; c'eſt d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ſes enfans en marâtre ; en créant des enfans débiles & des enfans forts, la nature n'a-t'elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puiſſe le nier ; ſur-tout ſi l'on remonte à un tems antérieur à toute légiſlation, tems où l'on verra l'homme auſſi paſſionné, auſſi déraiſonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les légiſlateurs ſe ſont-ils donc propoſé? D'obvier à tous les déſaſtres de ce germe développé, par une ſorte d'égalité artificielle, qui ſoumit ſans exception les membres d'une ſociété à une ſeule autorité impartiale. C'eſt un glaive qui ſe promène indiſtinctement ſur toutes les têtes : mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être phyſique qui le tînt.

Qu'en eſt-il réſulté? C'eſt que l'hiſtoire de l'homme civiliſé n'eſt que l'hiſtoire de ſa miſère. Toutes les pages en ſont teintes de ſang, les unes du ſang des oppreſſeurs, les autres du ſang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme ſe montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes eſpéces d'animaux ſubſiſtent aux dépens les unes des autres : mais les ſociétés des hommes n'ont pas ceſſé de s'attaquer. Dans une même ſociété, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne ſoit dévorée, qu'elles qu'aient été ou que ſoient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait oppoſées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aieux, quelque ſanction qu'elles puiſſent avoir reçue, ou du ſerment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, ſont-elles obligatoires pour leurs deſcendans? Il n'en eſt rien; & il eſt impoſſible que vous Anglois, qui avez ſubi ſucceſſivement tant de révolutions différentes dans votre conſtitution politique, balloiés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'ariſtocratie, de l'ariſtocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie; il eſt impoſſible que vous puiſſiez, ſans vous accuſer de rebellion & de parjure, penſer autrement que moi.

Nous examinons les choſes en philoſophes; & l'on ſait bien que ce ne ſont pas nos ſpéculations qui amènent les troubles civils. Point de ſujets plus patiens que nous. Je vais donc ſuivre mon objet, ſans en redouter les ſuites. Si les peuples ſont heureux ſous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils ſont malheureux, ce ne ſeront ni vos opinions, ni les miennes; ce ſera l'impoſſibilité de ſouffrir davantage &

plus long-tems qui les déterminera à la changer, mouvement falutaire que l'oppreffeur appellera révolte, bien qu'il ne foit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choifit pour foi. On ne fauroit vouloir ni choifir pour un autre; & il feroit infenfé de vouloir, de choifir pour celui qui n'eft pas encore né, pour celui qui eft à des fiècles de fon exiftence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de fon pays, n'en puiffe aller chercher ailleurs une meilleure. Point de fociété qui n'ait à changer la fienne, la même liberté qu'eurent fes ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les fociétés en font comme au premier moment de leur civilifation. Sans quoi il y auroit un grand mal; que, dis-je, le plus grand des maux feroit fans remède. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur fans fin. Concluez donc avec moi:

Qu'il n'eft nulle forme de gouvernement, dont la prérogative foit d'être immuable,

Nulle autorité politique qui créée hier ou il y a mille ans, ne puiſſe être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puiſſance, ſi reſpectable, ſi ſacrée qu'elle ſoit autoriſée à regarder l'état comme ſa propriété.

Quiconque penſe autrement eſt un eſclave. C'eſt un idolâtre de l'œuvre de ſes mains.

Quiconque penſe autrement eſt un inſenſé, qui ſe dévoue à une miſère éternelle, qui y dévoue ſa famille, ſes enfans ; les enfans de ſes enfans, en accordant à ſes ancêtres le droit de ſtipuler pour lui lorſqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de ſtipuler pour ſes neveux qui ne ſont pas encore.

Toute autorité dans ce monde, a commencé ou par le conſentement des ſujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne preſcrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes eſt d'autant plus eſſentielle, que, par ſa nature, toute puiſſance tend au deſpotiſme, chez la nation

même la plus ombrageuſe, chez vous Anglois; oui chez vous.

J'ai entendu dire à un Whig, fanatique peut-être; mais il échappe quelquefois aux inſenſés des paroles d'un grand ſens: je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tyburn un mauvais ſouverain, ou du-moins un mauvais miniſtre, avec auſſi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de ſurpriſe qu'on y conduit le plus obſcur des malfaiteurs, la nation n'auroit de ſes droits, ni la juſte idée, ni la pleine jouiſſance qui convenoit à un peuple qui oſoit ſe croire ou s'appeller libre; & cependant une adminiſtration de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuſe vous précipite impérieuſement & impunément dans les abymes les plus profonds!

La quantité de vos eſpéces circulantes eſt peu conſidérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez ſous toutes ſortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramaſſé dans votre tréſor, ſuffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne ſait par quel incroyable preſtige cette mon-

noie fictive se soutient. L'événement le plus frivole peut du soir au matin la jetter dans le décri. Il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute subite. Les suites affreuses qu'auroit ce manque de foi, sont au-dessus de notre imagination. Et voilà l'instant qu'on vous désigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'est-à-dire, pour vous susciter à vous-même une guerre injuste, insensée, ruineuse. Que deviendrez-vous, lorsqu'une branche importante de votre commerce sera détruite; lorsque vous aurez perdu un tiers de vos possessions; lorsque vous aurez massacré un ou deux millions de vos compatriotes; lorsque vos forces seront épuisées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim; lorsque votre dette sera augmentée & votre revenu diminué? Prenez-y garde, le sang des Américains retombera tôt ou tard sur vos têtes. Son effusion sera vengée par vos propres mains; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, *ce sont des rébelles....* Des rébelles! & pourquoi? parçe qu'ils

ils veulent pas être vos esclaves. Un peuple soumis à la volonté d'un autre peuple qui peut disposer à son gré de son gouvernement, de ses loix, de son commerce; l'imposer comme il lui plaît; limiter son industrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires est serf, oui il est serf; & sa servitude est pire que celle qu'il subiroit sous un tyran. On se délivre de l'oppression d'un tyran ou par l'expulsion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chasse point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la suite est la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran est un monstre à une seule tête, qu'on peut abattre d'un seul coup. La nation despote est un hydre à mille têtes qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppression exercée par un tyran rassemble toute l'indignation sur lui seul. Le même crime commis par une nombreuse société, en disperse l'horreur & la honte sur une multitude qui ne rougit jamais. C'est le forfait de tous,

ce n'eſt le forfait de perſonne; & le ſentiment du déſeſpoir égaré ne ſait où ſe porter.

Mais ce ſont nos ſujets.... Vos ſujets! pas plus que les habitans de la province de Galles, ne ſont les ſujets du comté de Lancaſtre. L'autorité d'une nation ſur une autre, ne peut être fondée que ſur la conquête, le conſentement général, ou des conditions propoſées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le conſentement des aieux ne peut obliger les deſcendans; & il n'y a point de condition qui ne ſoit excluſive du ſacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'eſt d'un prix qui lui ſoit comparable. C'eſt le diſcours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent eſt la nôtre.... La vôtre! c'eſt ainſi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais ſoit. La charte de conceſſion ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes? Le faites-vous? Mais il s'agit bien ici de conceſſions de chartes, qui accordent ce dont

on n'eſt pas le maître, ce qu'en conféquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonſtances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appellés à un pacte ſigné par leurs ancêtres? Ou confeſſez la vérité de ce principe, ou rappellez les deſcendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chaſſer que nous n'ayons de nous ſéparer de vous, vous diſent les Américains; & qu'avez-vous à leur répondre?

Ce ſont des ingrats, nous ſommes leurs fondateurs; nous avons été leurs défenſeurs; nous nous ſommes endettés pour eux... Dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défenſe, c'eſt comme vous auriez pris celle du ſultan de Conſtantinople, ſi votre ambition ou votre intérêt l'euſſent exigé. Mais ne ſe ſont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions; en recevant excluſivement vos marchandiſes au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre; en s'aſſujettiſſant aux prohibitions qui gênoient leur

induftrie, aux reftrictions dont vous avez grevé leurs propriétés ? Ne vous ont-ils pas fecourus ? Ne fe font-ils pas endettés pour vous ? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous ? Lorfque vous leur avez adreffé vos demandes, comme il convient d'en ufer avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé ? Quand en avez-vous éprouvé des refus, fi ce n'eft lorfque leur appuyant la baïonnette fur la poitrine, vous leur avez dit : *vos tréfors ou la vie ; mourez ou foyez mes efclaves.* Quoi ! parce que vous avez été bienfaifans, vous avez le droit d'être oppreffeurs ? Quoi ! les nations auffi fe feront-elles de la reconnoiffance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers peut-être, quoique ce ne foit point un devoir, peuvent dans des bienfaiteurs fupporter des tyrans. Pour eux, il eft beau, il eft magnanime fans doute de confentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations eft différente. Le bonheur public eft la première loi, comme le premier devoir. La première obligation de ces grands

corps eſt avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & juſtice aux individus qui les compoſent. Chaque enfant qui naît dans l'état, chaque nouveau citoyen qui vient reſpirer l'air de la patrie qu'il s'eſt faite, ou que lui a donnée la nature, a droit au plus grand bonheur dont il puiſſe jouir. Toute obligation qui ne peut ſe concilier avec celle-là eſt rompue. Toute réclamation contraire eſt un attentat à ſes droits. Et que lui importe qu'on ait obligée ces ancêtres, s'il eſt deſtiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette dette uſuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés ? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entière & ſa poſtérité, c'eſt renverſer toutes les idées d'ordre & de politique ; c'eſt trahir toutes les loix de la morale, en invoquant ſon nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre ? Commandez-vous à Hanovre ? Toutes les républiques de la Grèce furent liées par des ſervices réciproques : aucune exigea-t-elle en reconnoiſſance le droit de diſpoſer de l'adminiſtration de la république obligée ?

Notre honneur est engagée..... Dites celui de vos mauvais administrateurs, & non le vôtre. En quoi consiste le véritable honneur de celui qui s'est trompé? Est-ce à persister dans son erreur ou à la reconnoître? Celui qui revient au sentiment de la justice, a-t-il à rougir? Anglois, vous vous êtes trop hatés. Que n'attendiez-vous que la richesse eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, subjugués par l'opulence, vos armes seroient devenues inutiles. Mais quel instant avez-vous pris pour les attaquer? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conserver.

Mais plus tard ils seroient devenus plus nombreux.... J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté? L'asservissement d'un peuple que le tems affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le souvenir de vos atrocités sera récent; & le fruit vous en sera ravi. Alors, il ne vous restera que la honte & le remords. Il est un décret de la nature que

vous ne changerez pas : c'eſt que les grandes maſſes donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, ſi alors les Américains entreprenoient ſur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui ſur eux : que diriez-vous ? Préciſément ce qu'ils vous diſent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus ſolides dans la vôtre ?

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos conſtitutions. . Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéiſſons bien, ſans avoir eu dans le paſſé, & ſans avoir pour le préſent aucune influence ſur elles.... C'eſt-à-dire que vous êtes des eſclaves, & que vous ne pouvez pas ſouffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la poſition des Américains avec la vôtre. Vous avez des repréſentans, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & perſonne ne ſtipule pour eux. Si les voix ſont achetées & vendues, c'eſt une excellente raiſon pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous.... Ne l'êtes-vous pas d'eux.

Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous.... Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramenera.

Et si nous ne pouvions subsister sans eux... Ce seroit un grand malheur : mais les égorger pour vous en tirer, c'est un singulier expédient.

C'est pour leur intérêt, c'est pour leur bien que nous sévissons contre eux, comme on sévit contre des enfans insensés... Leur intérêt ! leur bien ! Et qui vous a constitués juges de ces deux objets qui les touchent de si près & qu'ils doivent connoître mieux que vous ? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maison d'un autre, par la raison qu'il est lui homme de beaucoup de sens, & que personne n'est plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez son voisin, ne seroit-on pas en droit de le prier de se retirer & de se mêler de ses propres affaires ? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées ? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui sous prétexte de regir voulût usurper ?

per? S'il ne cachoit ſous le maſque de la bienveillance que des vues pleines d'injuſtice, telles, par exemple que de ſe tirer de preſſe aux dépens de ſon concitoyen?

Nous ſommes la mère-patrie.... Quoi, toujours les noms les plus ſaints pour ſervir de voile à l'ambition & à l'intérêt! La mère-patrie; Rempliſſez-en donc les devoirs. Au reſte, la colonie eſt formée de différentes nations, entre leſquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuſeront ce titre; & toutes vous diront à la fois: il y a un tems où l'autorité des péres & des méres ſur leurs enfans ceſſe; & ce tems eſt celui où les enfans peuvent ſe pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir ſous une tutèle qui n'auroit pas de fin. Si du-moins cette tutèle ne ſe changeoit pas pour nous en une contrainte inſupportable; ſi notre avantage n'étoit pas ſans ceſſe ſacrifié au vôtre; ſi nous n'avions pas à ſouffrir une foule d'oppreſſions de détail de la part des gouverneurs,

des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez : ſi la plupart, en arrivant dans nos climats, ne nous apportoient pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'inſolence de tyrans ſubalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent ſe dédommager dans un nouveau-monde, en y exerçant une puiſſance trop ſouvent arbitraire. Vous êtes la mère-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naiſſantes. La nature, en nous favoriſant, trompe vos vœux ſecrets ; ou plutôt, vous voudriez que nous reſtaſſions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fuſſions des eſclaves robuſtes pour vous ſervir & fournir ſans ceſſe à votre avidité de nouvelles ſources de richeſſes. Eſt-ce donc là une mère, eſt-ce une patrie ? Ah, dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un inſtinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mére, ne dévore pas du-moins ceux qu'elle a fait naître.

En souscrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils seroient plus heureux que nous... Et pourquoi non ? Si vous êtes corrompus ; faut-il qu'ils se corrompent? Si vous penchez vers l'esclavage, faut-il aussi qu'ils vous imitent ? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne conféreriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puissance, à votre souverain ? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur despote, comme vous l'avez déclaré par un acte solemnel despote du Canada ? Faudroit-il alors qu'ils ratifiassent cette extravagante concession ? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéissent au souverain que vous leur auriez donné, & qu'ils prissent les armes contre vous s'il l'ordonnoit ? Le Roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y sauroit publier une loi sans son consentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux ? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous arrivera, si votre gouvernement se perfectionne ? Quel

avantage trouvez-vous à les aſſujettir à une conſtitution vicieuſe?

Vicieuſe ou non, cette conſtitution, nous l'avons; & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois: ſans quoi chacune de nos provinces ſe gouvernant à ſa manière, ayant ſes loix & prétendant à l'indépendance, nous ceſſons de former un corps national, & nous ne ſommes plus qu'un amas de petites républiques iſolées, diviſées, ſans ceſſe ſoulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puiſſant, capable de tenter cette entrepriſe, nous l'avons à notre porte. . . . . .

S'il eſt à votre porte, il eſt loin des Américains. Un privilège qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en eſt pas moins un privilège. Mais ſéparées de la Grande-Bretagne par des mers immenſes, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos conſtitutions? Qu'eſt-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre ſécurité? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'eſt

encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix lorſqu'ils en ſont vexés; vous les foulez aux pieds lorſqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorſqu'on porte la moindre atteinte à ce privilège, vous pouſſez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger; & vous portez le poignard ſur la gorge de votre concitoyen, pour le contraindre à y renoncer. Vos ports ſont ouverts à toutes les nations; & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandiſes ſe rendent par-tout où il vous plaît; & les leurs ſont forcées de paſſer chez vous. Vous manufacturez; & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans; & parce que votre compagnie des Indes périclitoit, il falloit que les Américains réparaſſent ſes pertes. Et vous

les appellez vos concitoyens; & c'eſt ainſi que vous les invitez à recevoir votre conſtitution. Allez, allez. Cette unité, cette ligue qui vous ſemble ſi néceſſaire n'eſt que celle des animaux imbécilles de la fable, entre leſquels vous vous êtes réſervé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laiſſés entraîner à remplir de ſang & de ravages le nouveau-monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous perſuader que tant de forfaits n'ont pas été les conſéquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace ameneroit tremblans & conſternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes puſillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raiſon de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave ſecouant le joug Eſpagnol; & ce joug, vous feriez étonnés, vous leurs deſcendans, que vos

compatriotes, vos frères, ceux qui sentoient votre sang circuler dans leurs veines eussent préféré d'en arroser la terre & de mourir plutôt que de vivre esclaves ? Un étranger, sur lequel vous eussiez formé les mêmes prétentions, vous auroit désarmé, si, vous montrant sa poitrine nue, il vous eût dit : *enfonce le poignard, ou laisse-moi libre ;* & vous égorgez votre frère ; & vous l'égorgez sans remords parce qu'il est votre frère ! Anglois ! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de sa liberté & attentant à la liberté d'autrui. Voulez-vous que nous croyions que le plus grand ennemi de la liberté, c'est l'homme libre ? Hélas ! nous n'y sommes que trop disposés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-tout. Partout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, si vous êtes les plus forts, c'est que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre.

Puisque les mers n'ont pas englouti vos

ſiers ſatellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'élève dans le nouveau-monde un homme éloquent qui promette le ſalut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains! qu'on voie inceſſamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du nouveau-monde, il en eſt tems; expiez l'ancien fanatiſme qui a déſolé & ravagé l'Amérique, par un fanatiſme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui eſt le principe de la juſtice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour ſacré de la liberté; il ne veut pas que la ſervitude aviliſſe & défigure ſon plus bel ouvrage. Si l'apothéoſe eſt due à l'homme, c'eſt à celui ſans doute qui combat & meurt pour ſon pays. Mettez ſon image dans vos temples, approchez-la des autels. Ce ſera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour ſoit marqué par le nom de quelqu'un de ces

héros qui aura versé ſon ſang pour vous rendre libres. Votre poſtérité les lira un jour avec un ſaint reſpect : elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naiſſance nous entendiſſions des chaînes retentir ſur notre berceau.

Lorſque la cauſe de vos colonies étoit débattue dans les aſſemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous addreſſer ; le voici.

Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorſqu'elle vit la fermentation de ſes colonies.

“ Je ne vous parlerai point, Meſſieurs,
“ de la juſtice ou de l'injuſtice de vos
“ prétentions. Je ne ſuis pas aſſez étranger
“ aux affaires publiques pour ignorer que
“ cet examen préliminaire & ſacré dans
“ toutes les autres circonſtances de la vie,
“ ſeroit déplacé & ridicule dans celle-ci. Je
“ ne rechercherai point quel eſpoir vous
“ pouvez avoir de réuſſir, & ſi vous ſerez
“ les plus forts, quoique ce ſujet vous
“ parût peut-être de quelque importance,

" & que je puſſe vraiſemblablement m'en
" promettre votre attention. Je ferai plus.
" Je ne comparerai point les avantages de
" votre ſituation ſi elle réuſſit, avec les ſuites
" qu'elle aura ſi vous manquez de ſuccès.
" Je ne vous demanderai point juſqu'à quand
" vous avez réſolu de ſervir vos ennemis.
" Mais je ſuppoſerai tout d'un coup que
" vous avez réduit vos colonies au degré
" de ſervitude que vous en exigez. Appre-
" nez-moi ſeulement comment vous les y
" fixerez. Par une armée ſubſiſtante? Mais
" cette armée que vous épuiſera d'hommes
" & d'argent, ſuivra-t-elle ou ne ſuivra-
" t-elle pas l'accroiſſement de la popula-
" tion? Il n'y a que deux réponſes à faire
" à ma queſtion, & de ces deux réponſes,
" l'une me ſemble abſurde, & l'autre vous
" ramène au point où vous êtes. J'y ai beau-
" coup réfléchi; & ſi je ne me trompe,
" j'ai découvert le ſeul parti raiſonnable &
" ſûr que vous ayez à prendre. C'eſt auſſi-
" tôt que vous vous ſerez rendus les maî-
" tres, d'arrêter ſes progrès de la popula-
" tion, puiſqu'il vous paroît plus avanta-

“ geux, plus honnête & plus dêcent de
“ dominer ſur un petit nombre d'eſclaves,
“ que d'avoir pour égaux & pour amis
“ une nation d'hommes libres.

“ Mais, me demanderez-vous, comment
“ arrête-t-on les progrès de la population?
“ L'expédient pourroit révolter des ames
“ foibles, des eſprits puſillanimes: mais
“ heureuſement il n'en eſt point dans cette
“ auguſte aſſemblée. C'eſt d'égorger ſans
“ pitié la plus grande partie de ces indignes
“ rébelles, & de réduire le reſte à la con-
“ dition des nègres. Ces braves & géné-
“ reux Spartiates, ſi vantés dans les hiſtoires
“ anciennes & modernes, vous en ont
“ donné l'exemple. Comme eux, la tête
“ enveloppée de leur manteau, nos conci-
“ toyens & nos ſatellites iront la nuit clan-
“ deſtinement maſſacrer les enfans de nos
“ Ilotes à côté de leurs pères, ſur le ſein
“ de leurs mères; & ne laiſſeront vivre que
“ le nombre ſuffiſant pour leurs travaux &
“ notre ſûreté.”

Anglois! vous frémiſſez à cette hor-
rible propoſition, & vous demandez quel

parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous convient. Si le reſſentiment, excité par vos barbaries, peut ſe calmer; ſi les Américains peuvent fermer les yeux ſur les ravages qui les entourent; ſi, en marchant ſur les ruines de leurs villes incendiées, de leurs habitations détruites, ſur les oſſemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes; ſi, en reſpirant l'odeur du ſang que vos mains ont verſé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre deſpotiſme; s'il leur eſt permis de prendre la moindre confiance dans vos diſcours & de ſe perſuader que vous avez ſincérement renoncé à l'injuſtice de vos prétentions, commencez par rappeller vos aſſaſſins ſoudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés; écartez vos vaiſſeaux de leurs côtes; & s'il eſt un citoyen ſage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans ſa main, qu'il ſe préſente & qu'il diſe.

" O vous, nos concitoyens & nos anciens
" amis, permettez-nous ce titre, nous l'avons
" profané, mais notre repentir nous rend

“ dignes de le reprendre, & nous aſpirons
“ déſormais à la gloire de le conſerver. Nous
“ confeſſons en préſence de ce ciel & de cette
“ terre qui en ont été les témoins, nous con-
“ feſſons que nos prétentions ont été injuſtes
“ & nos procédés barbares. Oubliez-les
“ comme nous. Relevez vos remparts & vos
“ forteresses. Raſſemblez-vous dans vos pai-
“ ſibles habitations. Effaçons juſqu'à la der-
“ nière goutte du ſang qui a coulé. Nous
“ admirons l'eſprit généreux qui vous a di-
“ rigés. C'eſt le même auquel dans des cir-
“ conſtances ſemblables nous avons dû notre
“ ſalut. Oui, c'eſt à ces marques ſur-tout que
“ nous vous reconnoiſſons pour nos conci-
“ toyens & pour nos frères. Vous voulez être
“ libres; ſoyez libres. Soyez-le dans toute
“ l'étendue que nous avons attachée nous-
“ mêmes à ce nom ſacré. Ce n'eſt pas de
“ nous que vous tenez ce droit. Nous ne
“ pouvons ni vous le donner, ni vous le
“ ravir. Vous l'avez reçu comme nous de
“ la nature, que le crime & le fer des tyrans
“ peuvent combattre, mais que le crime &
“ le fer des tyrans ne peuvent détruire. Nous

“ ne prétendons à aucune forte de fupériorité
“ fur vous. Nous n'afpirons qu'à l'honneur de
“ l'égalité. Cette gloire nous fuffit. Nous con-
“ noiffons trop bien le prix ineftimable de
“ nous gouverner par nous-mêmes, pour
“ vouloir déformais vous en dépouiller.

“ Maîtres & arbitres fuprêmes de votre
“ légiflation, fi vous pouvez dans vos états
“ vous créer un meilleur gouvernement que
“ le nôtre, nous vous en félicitons d'avance.
“ Votre bonheur ne nous infpirera d'autre
“ fentiment que le defir de vous imiter. For-
“ mez-vous des conftitutions adaptées à
“ votre climat, à votre fol, à ce monde nou-
“ veau que vous civilifez. Qui peut mieux
“ connoître que vous vos propres befoins?
“ Des ames fières & vertueufes telles que les
“ vôtres ne doivent obeir à d'autres loix
“ qu'à celles qu'elles fe donneront elles-
“ mêmes. Tout autre joug feroit indigne
“ d'elles. Réglez vous-mêmes vos taxes. Nous
“ ne vous demandons que de vous conformer
“ à notre ufage dans l'affiète de l'impôt. Nous
“ vous préfenterons l'état de nos befoins; &
“ vous affignerez de vous-mêmes la jufte

" proportion entre vos ſecours & vos ri-
" cheſſes.

" D'ailleurs, exercez votre induſtrie,
" comme nous exerçons la nôtre; exercez-la
" ſans limites. Mettez à profit les bienfaits
" de la nature & les contrées fécondes que vous
" habitez. Que le fer de vos mines, les laines
" de vos troupeaux, la dépouille des animaux
" ſauvages errans dans vos bois, façonnés
" dans vos manufactures, prennent ſous vos
" mains une valeur nouvelle. Que vos ports
" ſoient libres. Allez expoſer vos denrées &
" les productions de vos arts dans toutes les
" parties du monde; allez chercher celles
" dont vous avez beſoin. C'eſt un de nos
" privilèges, qu'il ſoit auſſi le vôtre. L'em-
" pire de l'océan, que nous avons conquis
" par deux ſiècles de grandeur & de gloire,
" vous appartient comme à nous. Nous ſerons
" unis par les liens du commerce. Vous nous
" apporterez vos productions que nous ac-
" cepterons de préférence à celles de tous les
" autres peuples, & nous eſpérons que vous
" préférerez les nôtres à celles de l'étranger,
" ſans toutefois que vous y ſoyez aſtreints

" par aucune loi, que par celle de l'intérêt
" commun, & le titre de concitoyens &
" d'amis.

" Que vos vaiſſeaux & les nôtres, décorés
" du même pavillon, couvrent les mers, &
" que des deux côtés il s'élève des cris de
" joie, lorſque ces vaiſſeaux amis ſe ren-
" contreront au milieu des déſerts de l'océan.
" Que la paix renaiſſe, que la concorde dure
" à jamais entre nous. Nos concevons enfin
" que la chaîne d'une bienveillance réci-
" proque eſt la ſeule qui puiſſe lier des em-
" pires auſſi éloignés, & que tout autre prin-
" cipe d'unité ſeroit injuſte & précaire.

" Que ſur ce nouveau plan d'une amitié
" éternelle, l'agriculture, l'induſtrie, les
" loix, les arts, & la première de toutes
" les ſciences, celle de faire le plus grand
" bien des états & des hommes, ſe per-
" fectionne parmi vous. Que le récit de
" votre bonheur appelle autour de vos ha-
" bitations tous les infortunés de la terre.
" Que les tyrans de tous les pays, que
" tous les oppreſſeurs, ou politiques ou
" ſacrés, ſachent qu'il exiſte un lieu dans

" le

" le monde où l'on peut ſe dérober à leurs
" chaînes ; où l'humanité flétrie a relevé
" ſa tête ; où les moiſſons croiſſent pour le
" pauvre ; où les loix ne ſont plus que le
" garant de la félicité ; où la religion eſt
" libre & la conſcience a ceſſé d'être eſcla-
" ve ; où la nature enfin ſemble vouloir
" ſe juſtifier d'avoir créé l'homme, & le
" gouvernement ſi long-tems coupable ſur
" toute la terre répare enfin ſes crimes. Que
" l'idée d'un pareil aſyle épouvante les
" deſpotes & leur ſerve de frein : car ſi le
" bonheur des hommes leur eſt indifférent,
" ils ſont du-moins ambitieux & avares,
" & veulent conſerver, & leur pouvoir,
" & leurs richeſſes.

" Nous-mêmes, ô nos concitoyens,
" ô nos amis, nous-mêmes nous profiterons
" de votre exemple. Si notre conſtitution
" s'altéroit ; ſi la richeſſe publique corrom-
" poit la cour, & la cour la nation ; ſi
" nos rois à qui nous avons donné tant
" d'exemples terribles les oublioient enfin ;
" ſi nous étions menacés, nous qui étions
" un peuple auguſte, de ne devenir que le

« plus lâche & le plus vil des troupeaux ;
« en nous vendant nous-mêmes : le ſpectacle
« de vos vertus & de vos loix pourroit
« nous ranimer. Il rappelleroit à nos cœurs
« avilis, & le prix & la grandeur de la
« liberté ; & s'il faut que cet exemple
« devienne impuiſſant ; s'il faut que l'eſcla-
« vage, ſuite de la corruption vénale,
« s'établiſſe un jour dans ce même pays,
« qui a été inondé de ſang pour la cauſe de
« la liberté, & où nos peres ont vu les
« échafauds dreſſés pour les tyrans : alors
« nous abandonnerons en foule cette terre
« ingrate livrée au deſpotiſme, & nous
« laiſſerons le monſtre régner ſur un déſert.
« Vous nous recevrez alors en qualité d'amis
« & de freres. Vous partagerez avec nous
« ce ſol, cet air libre, comme les ames de
« leurs généreux habitans ; & grace à vos
« vertus, nous retrouverons encore l'An-
« gleterre & une patrie.

« Voilà, braves concitoyens & notre
« eſpérance & nos vœux. Recevez donc
« nos fermens, gages d'une ſi ſainte alliance.
« Invoquons, pour rendre ce traité plus

“ folemnel, invoquons nos ancêtres com-
“ muns, qui tous ont été animés de l’efprit
“ de liberté comme vous, & n’ont pas
“ craint de mourir pour la défendre. Atteſ-
“ tons la mémoire des fondateurs illuſtres
“ de vos colonies, celle de vos auguſtes
“ légiſlateurs, du philoſophe Locke, qui
“ le premier ſur la terre fit un code de
“ tolérance, du vénérable Penn, qui le
“ premier fonda une ville de frères. Les
“ ames de ces grands hommes, qui dans
“ ce moment, ſans doute, ont les yeux
“ fixés ſur nous, ſont dignes de préſider
“ à un traité qui doit aſſurer la paix de
“ deux mondes. Jurons en leur préſence,
“ jurons ſur ces mêmes armes avec leſ-
“ quelles vous nous avez combattus, de
“ reſter à jamais unis & fidèles; & quand
“ nous aurons prononcé tous enſemble un
“ ferment de paix, prenez alors ces mêmes
“ armes, tranſportez-les dans un dépôt
“ ſacré, où les pères les montreront à
“ chaque génération nouvelle; & là, gar-
“ dez-les fidèlement d’âge en âge pour les
“ tourner un jour contre le premier, ſoit

" Anglois, ſoit Américain, qui oſera pro-
" poſer de rompre cette alliance, égale-
" ment utile, également honorable pour les
" deux peuples."

A ce diſcours, j'entends les villes, les hameaux, les campagnes, toutes les rives de l'Amérique ſeptentrionale retentir des plus vives acclamations, répéter avec attendriſſement le nom de leurs frères Anglois, le nom de la mère-patrie. Les feux de la joie ſuccèdent aux incendies de la diſcorde, & cependant les nations jalouſes de votre puiſſance reſtent dans le ſilence, dans l'étonnement & dans le déſeſpoir.

Votre parlement va s'aſſembler. Qu'en faut-il eſpérer? La raiſon s'y fera-t-elle entendre, ou perſévérera-t-il dans ſa folie? Sera-t-il le défenſeur des peuples ou l'inſtrument de la tyrannie des miniſtres? Ses actes feront-ils les décrets d'une nation libre, ou des édits dictés par la cour? J'aſſiſte aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révérés retentiſſent de harangues pleines de modération & de ſageſſe. La douce perſuaſion y paroît couler des lèvres des orateurs

les plus diftingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur eft rempli d'efpoir. Tout-à-coup une voix, organe du defpotifme & de la guerre, fufpend cette émotion délicieufe.

" Anglois, s'écrie un déclamateur for-
" cené, pouvez-vous balancer un moment?
" ce font vos droits, vos intérêts les plus
" importans; c'eft la gloire de votre nom
" qu'il faut défendre. Ces grands biens ne
" font pas attaqués par une puiffance étran-
" gère. Un ennemi domeftique les menace.
" Le danger eft plus grand, l'outrage eft
" plus fenfible.

" Entre deux peuples rivaux & armés
" pour des prétentions mutuelles, la poli-
" tique peut quelquefois fufpendre les com-
" bats. Contre des fujets rebelles, la plus
" grande faute eft la lenteur, toute modéra-
" tion eft foibleffe. L'étendart de la révolte
" fut levé par l'audace, qu'il foit déchiré
" par la force. Tombe, tombe fur les mains
" qui l'ont déployé, le glaive de la juftice.
" Hâtons-nous. Pour étouffer les révolu-
" tions, il eft un premier moment qu'il faut
" faifir. Ne donnons pas aux efprits étonnés,

" le tems de s'accoutumer à leur crime ; aux
" chefs, le tems d'affermir leur pouvoir ; au
" peuple, celui d'apprendre à obéir à de
" nouveaux maîtres. Le peuple, dans la
" révolte, eft prefque toujours entraîné par
" un mouvement étranger. Ni fa fureur, ni
" fa haîne, ni fon amour ne lui appartien-
" nent. Ou lui donne fes paffions comme fes
" armes. Déployons à fes yeux la force &
" la majefté de l'empire Britannique. Il va
" tomber à nos pieds ; il paffera en un
" inftant de la terreur au remords ; du re-
" mords à l'obéiffance. S'il faut ufer de la
" févérité des armes, point de ménage-
" ment. Dans la guerre civile, la pitié eft
" la plus fauffe des vertus. Le glaive une
" fois tiré ne doit plus s'arrêter que par
" la foumiffion. C'eft à eux déformais à
" répondre au ciel & à la terre de leurs
" propres malheurs. Songez qu'une févérité
" paffagère, dans ces contrées rébelles, doit
" nous affurer l'obéiffance & la paix pour
" des fiècles.

" Pour fufpendre nos coups, pour défar-
" mer nos bras, on nous dit, on nous répète

“ que ce pays eſt peuplé de nos concitoyens,
“ de nos amis, de nos frères. Quoi, invo-
“ quer en leur faveur des noms qu'ils ont
“ outragés, des liens qu'ils ont rompus! Ces
“ noms, ces liens ſacrés ſont ce qui les
“ accuſe & qui les rend coupables. Depuis
“ quand ces titres ſi révérés n'impoſent-ils
“ des devoirs qu'à nous? Depuis quand des
“ enfans rébelles, ont-ils le droit de s'armer
“ contre leur mère, de lui ravir ſon heritage,
“ de déchirer ſon ſein? Ils parlent de liberté.
“ Je reſpecte ce nom comme eux: mais
“ cette liberté eſt-elle de l'indépendance?
“ Eſt-elle le droit de renverſer une légiſla-
“ tion établie & fondée depuis deux ſiécles?
“ Eſt-elle le droit d'uſurper tous les nôtres?
“ Ils parlent de liberté; & moi je parle de
“ la ſuprématie & de la puiſſance ſouveraine
“ de l'Angleterre.

“ Quoi, s'ils avoient à former quelques
“ plaintes, s'ils refuſoient de porter avec
“ nous une foible portion du fardeau qui
“ nous accable & de s'aſſocier à nos charges
“ comme nous les aſſocions à notre gran-
“ deur, n'avoient-ils d'autre voie que celle

" de la révolte & des armes ! On les appelle
" nos concitoyens & nos amis ; & moi je
" ne vois en eux que les perſécuteurs & les
" ennemis les plus cruels de notre patrie.
" Nous avons des ancêtres communs ; oui,
" ſans doute : mais ces reſpectables aïeux,
" je les évoque moi-même avec confiance.
" Si leurs ombres pouvoient reprendre ici
" leur place, leur indignation égaleroit la
" nôtre. Avec quel courroux ces vertueux
" citoyens entendroient, que ceux de leurs
" deſcendans qui ſe ſont fixés au-delà des
" mers n'ont pas plutôt ſenti leurs forces,
" qu'ils en ont fait le coupable eſſai contre
" leur patrie ; qu'ils ſe ſont armés contre
" elle de ſes propres bienfaits ? Oui tous,
" juſqu'à cette ſecte pacifique à qui ſon fon-
" dateur inſpira le devoir de ne jamais
" tremper ſes mains dans le ſang ; eux qui
" ont reſpecté les jours & les droits des
" peuples ſauvages ; eux qui par enthou-
" ſiaſme de l'humanité ont briſé les fers de
" leurs eſclaves : aujourd'hui également in-
" fidèles à leur pays & à leur religion,
" ils arment leurs mains pour le carnage ;

" & c'eſt contre vous. Ils traitent tous les " hommes de frères; & vous, vous ſeuls " de tous les peuples êtes exclus de ce titre. " Ils ont appris au monde que les ſauvages " Américains, que les nègres de l'Afrique " leur ſont déſormais moins étrangers que " les citoyens de l'Angleterre.

" Armez-vous. Vengez vos droits offen-" ſés. Vengez votre grandeur trahie. Dé-" ployez cette puiſſance qui ſe fait redouter " dans l'Europe, dans l'Afrique & dans " l'Inde, qui a ſi ſouvent étonné l'Amé-" rique elle-même; & puiſqu'entre un " peuple ſouverain & le ſujet qui ſe ré-" volte, il n'y a plus déſormais d'autre " traité que la force, que la force décide. " Conſervez, reprenez cet univers qui vous " appartient, & que l'ingratitude & l'au-" dace veulent vous ravir."

L'Angleterre ſe détermine à réduire ſes colonies par la force.

Les ſophiſmes d'un rhéteur véhément, appuyés par l'influence du trône & par l'orgueil national, étouffent dans la plupart des repréſentans du peuple le deſir d'un arrangement pacifique. Les réſolutions nouvelles reſſemblent aux réſolutions primi-

tives. Tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité & du despotisme. On lève des armées; on équipe des flottes. Les généraux, les amiraux font voile vers le nouveau-monde, avec des ordres, avec des projets destructifs & sanguinaires. Il n'y a qu'une soumission sans réserve qui puisse prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Jusqu'à cette époque mémorable, les Américains s'étoient bornés à une résistance que les loix Angloises, elles-mêmes, autorisoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même, auxquels on pourroit supposer des idées plus étendues, n'avoient encore osé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin, ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire sous les aîles duquel ils avoient prospéré. Le bruit des grands préparatifs qui se faisoient dans l'ancien hémisphère pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau,

étouffa ce qui pouvoit refter d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agiffoit plus que de donner de l'énergie aux efprits. Ce fut l'effet que produifit un ouvrage, intitulé *Le Sens Commun.* Nous allons repréfenter ici le fond de fa doctrine fans nous aftreindre précifément à la forme qu'il a fuivie.

Jamais, difoit l'auteur de cet écrit célèbre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'eft pas celui d'une ville ou d'une province, c'eft celui d'un continent immenfe & d'une grande partie du globe. Ce n'eft pas l'intérêt d'un jour, c'eft celui des fiècles. Le préfent va décider d'un long avenir; & plufieurs centaines d'années après que nous ne ferons plus, le foleil, en éclairant cet hémifphère, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Longtems nous avons parlé de réconciliation & de paix : tout eft changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la première goutte de fang a coulé, le tems des difcuffions n'eft plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a tranfportés dans un fiècle nouveau.

Des ames timides, des ames qui meſurent l'avenir par le paſſé, croient que nous avons beſoin de la protection de l'Angleterre. Elle put être utile à une colonie naiſſante ; elle eſt devenue dangereuſe pour une nation déjà formée. L'enfance a beſoin d'être ſoutenue ; il faut que la jeuneſſe marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainſi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples ſont trop preſſés pour que cette partie du globe jouiſſe d'une paix conſtante. Les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent ſans ceſſe. Amis de l'Angleterre, nous ſommes forcés d'avoir tous ſes ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, ſéparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix : voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne ſur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin.

Ainſi le veut la nature, la néceſſité & le tems. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une conſtitution paſſagére; & nous ne léguerons à notre poſtérité qu'un état incertain, des diſſenſions & des dettes. Si nous voulons aſſurer ſon bonheur, ſéparons-nous. Si nous ſommes pères, ſi nous aimons nos enfans, ſéparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre eſt trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverſer deux mille lieues pour demander des loix, pour reclamer juſtice, pour nous juſtifier de crimes imaginaires, pour ſolliciter avec baſſeſſe la cour & les miniſtres d'un climat étranger! Quoi, attendre pendant des années chaque réponſe, & ſi trop ſouvent encore c'étoit l'injuſtice qu'il fallût ainſi chercher à travers l'océan! Non, pour un grand état, il faut que le centre & le ſiège du pouvoir ſoit dans l'état même. Il n'y a que le deſpotiſme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainſi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui

repréſentent des tyrans inviſibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la diſtance augmente, plus le deſpotiſme s'appéſantit, & les peuples alors privés de preſque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le ſoumettre aux habitans d'une iſle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle ſuit par-tout, dans les cieux comme ſur la terre. Par la loi des maſſes & des diſtances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement ſans une confiance mutuelle, entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en eſt fait, ce commerce eſt rompu; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des eſclaves; l'Amérique, qu'elle ſentoit également & ſes droits & ſes forces. Chacune a trahi ſon ſecret. Dès ce moment plus de traité. Il ſeroit ſigné par la haîne & la défiance, la haîne qui ne pardonne pas; la défiance qui de ſa nature eſt irréconciliable.

Voulez-vous ſavoir quel ſeroit le fruit d'un accommodement? votre ruine. Vous avez beſoin de loix; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit? La nation Angloiſe? Elle eſt jalouſe de votre accroiſſement. Le ? Il eſt votre ennemi. Vous-même, dans vos aſſemblées? Ne vous ſouvenez-vous plus que toute légiſlation eſt ſoumiſe au droit négatif du monarque qui veut vous ſubjuguer? Ce droit ſeroit un droit terrible ſans ceſſe armé contre vous. Formez des demandes; elles ſeront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce; ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne ſera plus qu'une guerre ſourde, celle d'un ennemi qui veut détruire ſans combattre; ce ſera dans l'ordre politique un aſſaſſinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foibleſſe, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourrir. Soumettez-vous à l'Angleterre : voilà votre ſort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits ſont la néceſſité, une juſte dé-

fenfe, nos malheurs, ceux de nos enfans, les excès commis contre nous. Nos droits font notre titre augufte de nation. C'eft au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre eft déformais le feul tribunal qui exifte pour nous. Eh bien, puifqu'il faut combattre, que ce foit du-moins pour une caufe qui en foit digne, & qui nous paie & de nos tréfors & de notre fang. Quoi, nous expoferons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant fous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement; c'eft-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre efclavage? Quoi, ce fera à la lueur des incendies; ce fera fur la tombe de nos pères, de nos enfans, de nos femmes que nous fignerons un traité avec nos oppreffeurs! & tout couverts de notre fang ils daigneront nous pardonner! Ah, nous ne ferions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu

le droit de combattre. La liberté seul peut nous absoudre. La liberté, & une liberté entiére, est le seul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je? Dès ce moment, elle nous appartient. C'est dans les plaines sanglantes de Lexington que nos titres sont écrits; c'est-là que l'Angleterre a déchiré de sa main le contrat qui nous unissoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'est le tems de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'ôtage à la tyrannie. Nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse. On ne voit point dominer parmi nous cette noblesse qui, par sa constitution même, est l'alliée nécessaire des rois; qui n'aime la liberté que lorsqu'elle en peut faire un moyen d'oppression; cette noblesse avide de droits & de titres, pour

qui dans les tems de révolutions & de crife ; le peuple n'eft qu'un inftrument, pour qui le pouvoir fuprême eft un corrupteur tout prêt.

Vos colonies font formées d'hommes fimples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté eft leur premier befoin. Les travaux ruftiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthoufiafme public fera éclorre des talens inconnus. C'eft dans les révolutions que les ames s'agrandiffent, que les héros fe montrent & prennent leur place. Rappellez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de fa liberté : voilà votre exemple. Rappellez-vous fes fuccès : voilà votre préfage.

Que notre premier pas foit de nous former une conftitution qui nous uniffe Le moment eft venu. Plus tard, elle feroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du hafard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richeffes, plus il s'élevera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts

& de provinces ? Il faut pour une pareille union que chaque peuple ſente à la fois, & ſa foibleſſe, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'eſt alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naiſſent ces amitiés vigoureuſes & profondes qui aſſocient les ames avec les ames & les intérêts avec les intérêts. C'eſt alors qu'un ſeul eſprit errant de tout part, forme le génie des états, & que toutes les forces diſperſées deviennent en ſe rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos perſécuteurs, nous ſommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'eſt pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont ſaiſi le moment favorable pour ſe faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus; & l'on en eſt puni pendant des ſiècles par l'anarchie ou l'eſclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils ſeroient impuiſſans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il eſt en notre pouvoir de former la plus belle conſtitution qu'il y ait jamais eue

parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres ſacrés l'hiſtoire du genre-humain enſéveli ſous une inondation générale du globe. Une ſeule famille ſurvécut, & fut chargée par l'Etre ſuprême de renouveller la terre. Nous ſommes cette famille. Le deſpotiſme a tout inondé, & nous pouvons renouveller le monde une ſeconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du ſort d'une race d'hommes plus nombreuſe peut-être que tous les peuples de l'Europe enſemble. Attendrons-nous que nous ſoyons la proie d'un conquérant, & que l'eſpérance de l'univers ſoit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés ſur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur deſtin. Si nous les trahiſſons, un jour elles ſe promeneront avec leurs fers ſur nos tombeaux & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour deviſe ces mots : S'UNIR OU MOURIR.

Uniſſons-nous, & commençons par dé-

clarer notre INDÉPENDANCE. Elle ſeule peut effacer le titre de ſujets rebelles que nos inſolens oppreſſeurs oſent nous donner. Elle ſeule peut nous faire remonter à la dignité qui nous eſt due, nous aſſurer des alliés parmi les puiſſances, imprimer le reſpect même à nos ennemis ; & ſi nous traitons avec eux nous donner le droit de traiter avec la force & la majeſté qui convient à une nation.

Mais je le répète. Hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foibleſſe. Oſons être libres, & nous le ſommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous obſervons tous avec une curioſité inquiète. Il ſemble que nous ſoyions étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'eſt plus le tems de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonſpection ceſſe d'être prudence. Tout ce qui eſt extrême demande une réſolution extrême. Alors les démarches les plus hardies ſont les plus ſages ; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du ſuccès.

Tel étoit le fond des ſentimens & des Les colonies

rompent les liens qui les unissoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.

idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les esprits hardis qui, depuis long-tems, demandoient qu'on se détachât entièrement de la métropole. Les citoyens timides, qui jusqu'alors avoient chancelé, se décidèrent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut assez de partisans pour que le 4 juillet 1776, le congrès général se déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célèbres orateurs d'Athènes & de Rome! Avec quelle grandeur, avec quel enthousiasme ne parlerois-je pas des hommes généreux qui, par leur patience, leur sagesse & leur courage, élevérent ce grand édifice? Hancock, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette scène intéressante: mais ils ne furent pas les seuls. La postérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui seront transmis par une plume plus heureuse que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux siècles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté sentira ses yeux se remplir de larmes

délicieuſes, ſon cœur treſſaillir de joie. On a écrit au-deſſous du buſte de l'un d'eux : IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te viſiter. Jamais je ne me verrai au milieu des reſpectables perſonnages de ton aréopage; jamais je n'aſſiſterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai ſans avoir vu le ſéjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & ſacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai deſiré ; & mes dernières paroles ſeront des vœux adreſſés au ciel pour ta proſpérité.

Quoique l'Amérique fût aſſurée de l'approbation univerſelle, elle crut devoir expoſer aux yeux des nations les motifs de ſa conduite. Elle publia ſon manifeſte, & on y lut : que l'hiſtoire de la nation Angloiſe & de ſon roi n'offrira à l'avenir qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tiſſu d'outrages & d'uſurpations qui tendoient éga-

ſement à l'établiſſement d'une tyrannie abſo-lue dans ces provinces.

Elle dira que ſon monarque a refuſé ſon conſentement aux loix les plus ſalutaires & les plus néceſſaires au bien public.

Qu'il a transféré les aſſemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aiſément les députés à ſes vues.

Qu'il a pluſieurs fois diſſous la chambre des repréſentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laiſſé, après cette diſſolution, les états trop long-tems ſans repréſentans, & par conſéquent expoſés aux inconvéniens réſultant du défaut d'aſſemblée.

Qu'il s'eſt efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturaliſation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terreins dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans ſa dépendance, en ſtatuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs ſalaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces regions d'une multitude d'em-

ployés qui devoroient notre fubftance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces confidérables, fans le confentement du pouvoir légiflatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile & même fupérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maifons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique ; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe ; pour nous impofer des taxes fans notre aveu ; pour nous priver, dans plufieurs cas, de nos jugemens par jurés ; pour nous tranfporter & nous faire juger au-delà des mers ; pour nous enlever nos chartes, fupprimer nos meilleures loix, altérer le fonds & la forme de notre gouvernement ; pour fufpendre notre propre légiflation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué fon gouver-

nement dans les provinces Américaines, en nous déclarant déchus de sa protection & en nous faisant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, détruire nos ports, brûler nos villes, massacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens, faits prisonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs frères, ou à périr eux-mêmes par des mains si chères.

Qu'il a excité parmi nous des divisions intestines, & qu'il s'est efforcé de soulever contre nos paisibles habitans les sauvages barbares, accoutumés à tout massacrer, sans distinction de rang, de sexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit sur nos plages des armées mercenaires & étrangéres, chargées de consommer l'ouvrage de la désolation & de la mort.

Et qu'un prince, dont le caractère fut ainsi marqué par tous les traits de la tyrannie, n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds

formés par le sang, par la religion & par l'habitude, devoit être soutenue par un grand concert de volontés, par des mesures sages & vigoureuses. Les Etats-Unis de l'Amérique se donnèrent une constitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une assemblée formée par les représentans des divers districts, & en qui résidoit la puissance legislative. Son président eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ses obligations étoient d'écouter tous les citoyens; de les convoquer lorsque les circonstances le demanderoient; de pourvoir à l'armement, à la subsistance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité secret qui devoit entretenir des liaisons suivies avec le congrès général. Le tems de sa gestion fut borné à deux ans: mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur administration au grand conseil de la nation, quoique composé des députés

de toutes les colonies. La ſupériorité du congrès général ſur les congrès particuliers ſe bornoit à ce qui étoit du reſſort de la politique & de la guerre.

Mais quelques perſonnes ont jugé que l'inſtitution de ce corps n'étoit pas auſſi bien combinée que la légiſlation des provinces. Il ſemble en effet que des états fédératifs, qui ſortent de la condition de ſujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent ſans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infidèles ou peu éclairés, pourroient remettre l'état entier dans ſes fers dont il cherche à s'échapper. Il ſemble que dans ces momens de révolution la volonté publique ne ſauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute, il eſt néceſſaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaquer & à la défenſe commune, ſoient décidées par les repréſentans communs du corps de l'état : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix

devroient être délibérées dans chaque province; & les délibérations transmises au congrès par les députés qui soumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que si dans les gouvernemens affermis, il est bon que le peuple se repose avec confiance sur la sagesse de son sénat, dans un état où la constitution se forme, où le peuple, encore incertain de son sort, redemande sa liberté les armes à la main, il faut que tous les citoyens soient sans cesse au conseil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur les représentans à qui ils ont confié leur destinée.

Quoique ces principes soient vrais en général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en est point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe, je veux dire la Hollande & la Suisse, qui n'occupent qu'un terrein de peu d'étendue, & où il est aisé d'établir une communication rapide entre toutes les pro-

vinces. On peut dire la même chofe des confédérations de l'ancienne Grèce. Ces états étoient placés à peu de diftance les uns des autres, prefque refferrés dans les bornes du Pélopponéfe ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique, femés fur un continent immenfe ; occupant dans le nouveau-monde un efpace de près de quinze degrés ; féparés par des déferts, des montagnes, des golfes & par une vafte étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider fur les intérêts politiques fans les délibérations particulières de chaque province ; fi à chaque occafion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres &, pour ainfi dire, un nouveau pouvoir aux repréfentans, ce corps refteroit fans activité. Les diftances à franchir, les longueurs & la multitude des débats trop fouvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'eft jamais dans la naiffance d'une conftitution & au milieu des grandes

fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de repréſentans trahiſſe, par corruption ou par foibleſſe, les intérêts qui lui ſont confiés. C'eſt plutôt dans un pareil corps que l'eſprit général & s'exalte & s'enflamme. C'eſt-là que réſide, dans ſa vigueur, le génie de la nation. Choiſis par l'eſtime de leurs concitoyens, choiſis dans un tems où toute fonction publique eſt un danger & tout ſuffrage eſt un honneur; placés à la tête de ceux qui composeront à jamais cet aréopage célèbre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthouſiaſme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les ſiècles leur nom ſur le frontiſpice d'un monument auguſte qui s'élève. Les craintes que les partiſans du ſyſtême contraire pourroient avoir ſur cet objet paroiſſent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit ſe faire qu'un peuple qui combat pour ſa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur

de l'avenir, fentît affoiblir fon courage, & fut tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageufe, & qui coûte des périls & du fang. C'eft alors qu'il feroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec fes oppreffeurs, & d'avoir dépofé ce droit dans les mains du fénat qu'il a choifi pour fervir d'organe à fa volonté, quand cette volonté étoit libre, fière & courageufe. Il femble lui avoir dit au moment où il l'inftitua. Je lève l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras fe laffoit de combattre, fi je pouvois m'avilir jufqu'à implorer le repos, foutiens-moi contre ma foibleffe. N'écoute pas des vœux indignes de moi que je défavoue d'avance; & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne fera brifée.

En effet, fi l'on confulte l'hiftoire des républiques, on verra que la multitude a prefque toujours l'impétuofité & la chaleur du premier moment: mais que ce n'eft que dans un petit nombre d'hommes, choifis & faits pour fervir de chefs, que réfident ces

réfo-

résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme & assuré vers un grand but, ne se détournent jamais & combattent avec opiniatreté les malheurs, la fortune & les hommes.

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur systême de gouvernement, lorsque dans le mois de mars Hopkins enlevoit de l'Isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre; lorsqu'au commencement de mai, Carleton chassoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande possession; lorsqu'en juin, Clinton & Parker étoient si vigoureusement repoussés sur les côtes de l'Amérique méridionale. De plus grandes scènes suivirent la déclaration de l'indépendance. La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boston. Reçu le 2 avril à Hallifax, il en étoit parti le 10 juin pour se porter

ſur la petite iſle des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent ſucceſſivement; & le 28 août, il débarqua ſans oppoſition à l'Iſle-Longue, ſous la protection d'une flotte commandée par l'amiral ſon frère. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que ſur le rivage. Après une médiocre réſiſtance & d'aſſez grandes pertes, ils ſe réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit ſu profiter de ſes avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnèrent la ville de New-York beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Iſle-Longue; & ils ſe replièrent ſur Kingsbridge ou le Pont du Roi, où tout paroiſſoit diſpoſé pour une réſiſtance opiniâtre.

Si les Anglois avoient ſuivi leurs premiers ſuccès avec la vivacité qu'exigeoient les circonſtances, les nouvelles levées qu'on leur oppoſoit auroient été infailliblement diſperſées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laiſſa ſix ſemaines pour ſe raſſurer; & elles n'abandonnèrent leurs retranchemens

que dans la nuit du premier au fecond novembre, lorfque les mouvemens qui fe faifoient fous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Washington, n'avoit pas voulu confier la deftinée de fa patrie à une action, qui auroit pu, qui naturellement auroit dû être décifive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il favoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée, font toujours funeftes à l'étranger. Cette conviction le détermina à fe replier fur le Jerfey, avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favorifé par l'hiver par la connoiffance du pays, par la nature du terrein qui ôtoit à la difcipline une partie de fes avantages, il pouvoit fe flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Penfilvanie. Tout-à-coup, il voit fes drapeaux abandonnés par des foldats dont l'engagement n'étoit que pour fix ou même pour trois mois, & d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en refte-t-il deux mille cinq cens avec lefquels il eft trop

heureux de pouvoir fe fauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient paffer la rivière à la fuite de ce petit nombre de fugitifs, & achever de les difperfer. Si les cinq mille hommes deftinés à la conquête de Rhode-Ifland l'avoient remontée fur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps fe feroit faite fans oppofition dans Philadelphie même; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéreffante qui lui avoit fervi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on, dans le tems, au général Anglois d'avoir été timide & trop circonfpect dans les opérations de la campagne. Ce qui eft certain, c'eft qu'il fut téméraire dans la diftribution de fes quartiers d'hiver. Il les prit, comme s'il ne fût pas refté en Amérique un feul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquieter.

Cette préfomption enhardit les milices de la Penfilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur falut

commun. Le 25 décembre, elles traversent la Délaware & fondent inopinément sur Trenton, occupé par quinze cens des douze mille Hessois, si lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps est massacré, pris ou dispersé tout entier. Huit jours après, trois régimens Anglois sont également chassés de Princeton: mais après avoir mieux soutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur solde. Ces événemens inattendus réduisent les ennemis de l'Amérique dans le Jersey, aux postes d'Amboy & de Brunswick: encore y sont-ils très-harcelés durant le reste de la mauvaise saison. L'effet des grandes passions & des grands dangérs est souvent d'étonner l'ame & de la jetter dans une sorte d'engourdissement qui la prive de l'usage de ses forces. Peu-à-peu, elle revient à elle-même, & se reconnoît. Toutes ses facultés suspendues un moment, se développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ses ressorts, & sa force se met au niveau de sa situation. Dans une grande multitude; quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il se commu-

nique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il en sortoit des toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'Armée Angloise, désespérant de se tracer par le Jersey une route en Pensilvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, & atteint par la baie de Chesapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ses generaux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'est pas interrompue jusqu'à Brandywine. Là, elle attaque, elle bat les Américains le 11 septembre ; & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ses habitans.

Cette conquête n'a aucune suite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haîne, que dévastation. Resserré dans un espace très-circonscrit, il rencontre des obstacles insurmontables pour s'étendre sur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des ressources dans les districts voisins; & ce n'est qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ses subsistances. L'ennui d'une

prifon qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-York par le Jerfey; & fous le commandement de Clinton, fucceffeur de Howe, il exécute cette longue & périlleufe retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit caufée.

Tandis que les Anglois languiffoient en Penfilvanie, une grande fcène s'ouvre dans les contrées plus feptentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chaffé au moi de mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient conftruits fur le lac Champlain. Ce fuccès conduifit Burgoyne à Ticonderago au mois de juillet de l'année fuivante. A fon approche, une garnifon de quatre mille hommes abandonna ce pofte important, avec perte de fon artillerie, de fes munitions, de fon arrière-garde.

Le général Anglois étoit naturellement préfomptueux. Une foibleffe fi marquée accrut fon audace. Il avoit conçu le deffein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudfon. Ce projet étoit

grand & hardi. S'il eût réussi, il coupoit en deux l'Amérique septentrionale & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour le succès, il auroit fallu que pendant qu'une armée descendroit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette Combinaison ayant manqué, Burgoyne devoit sentir, dès les premiers pas, que son entreprise étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'alongeoient; ses vivres diminuoient; les Américains reprenant courage se rassembloient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée se trouva envelloppé le 13 octobre à Saratoga; & les nations apprirent avec étonnement que six mille soldats des mieux disciplinés de l'ancien hémisphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gates. Ceux qui se rappelloient que les Suédois de Charles XII jusqu'alors invincibles avoient capitulé devant les Russes encore barbares, n'accusoient pas les troupes Angloises, & blâmoient seulement l'Imprudence de leur général.

Cet événement, si décisif au jugement de

nos politiques, n'eut pas plus de ſuite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats, de dévaſtations, de maſſacres, l'état des choſes ne ſe trouva guère différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hoſtilités. Tâchons de démêler les cauſes de cette étrange ſingularité.

Pourquoi les Anglois ne ſont point parvenus à ſoumettre les provinces confédérés.

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans ſon propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit ſur ſes poſſeſſions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-tems ſes troupes étoient inſultées dans Boſton; il s'étoit formé dans la province de Maſſachuſet une autorité indépendante de la ſienne; les autres colonies ſe diſpoſent à ſuivre cet exemple, ſans que l'adminiſtration ſe fût ſérieuſement occupée de ces grands objets. Lorſqu'ils furent mis ſous les yeux du parlement, les deux chambres ſe remplirent de clameurs; & l'on y déclamoit encore après avoir long-tems déclamé. Le ſénat de la nation arrêta enfin, que la contrée rébelle à ſes décrets y ſeroit ſoumiſe par la force; mais cette réſolution vio-

lente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre pensa généralement que des côtes sans défense, que des contrées entiérement ouvertes ne résisteroient pas à ses flottes & à ses armées. Cette expédition ne lui paroissoit pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le tems de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivières, les défilés, les bois, les marais, le défaut de subsistances à mesure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obstacles physiques qui s'opposeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des causes morales retarda encore plus les succès.

La Grande-Bretagne est la région des partis. Ses rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduisoit communément avec

intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la composoient étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'esprit public qui règne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, se joignoit encore la force d'une faction, & cet esprit de parti, premier ressort peut-être des républiques qui remue si puissamment les ames, parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutèle, George III composa son conseil de membres isolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulèrent dans leur cercle ordinaire. Mais aussi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déjà n'étoit pas trop simple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop divisées manquoient, pour ainsi dire, d'une impulsion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'administration ressembla trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un

monarque actif & intelligent qui raſſemble lui-même ſous ſa main tous les reſſorts. Il n'y eut plus d'enſemble dans les entrepriſes; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un miniſtère ſans harmonie & ſans accord ſe vit expoſé aux attaques ſans ceſſe renaiſſantes d'un corps ennemi, uni & ſerré. Ses réſolutions quelles qu'elles fuſſent, étoient combattues par le ridicule ou par le raiſonnement. On le blâmoit d'avoir ſévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la réſiſtance; ceux qui peut-être leur faiſoient paſſer des ſecours ſecrets, étoient auſſi oppoſés à l'indépendance que les adminiſtrateurs qu'on travailloit ſans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'oppoſition eût réuſſi à dégoûter le prince de ſes confidens, ou à en obtenir le ſacrifice par le cri de la nation, le projet de ſubjuguer l'Amérique eût été ſuivi: mais avec plus de di-

gnité, plus de force & des mesures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être son ouvrage, elle aime mieux que cette immense partie de l'empire Britannique en fût séparée, que si elle y restoit attachée par d'autres mains que les siennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs qui en étoient la suite. Ils accordèrent au soldat de trop longs repos; ils employèrent à méditer le tems d'agir; ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'il auroient prises devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuosité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme. Il leur faut des passions violentes pour les agiter. Quand ce ressort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils se gouvernent par la trempe de leur esprit qui en général, si on excepte les arts de l'imagination & du goût, est par-tout ailleurs méthodique & sage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au

hasard. Rarement laissent-ils sur leurs flancs ou derrière eux quelque chose qui puisse leur donner de l'inquiétude. Ce systême a ses avantages, sur-tout dans un pays étroit & resserré, dans un pays hérissé de forteresses ou de places de guerre. Mais dans les circonstances présentes & sur le vaste continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le tems ni de se fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y substituer une marche impétueuse & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverse à la fois. C'étoit dans les premiers momens sur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas *la terreur des ravages* qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour sa liberté: mais cet effroi qui naît de la supériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonspection, par leur attachement trop servile aux principes & aux règles, des

chefs peu habiles manquèrent de rendre à leur patrie le ſervice qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne preſſoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cauſe qui leur avoit fait paſſer tant de mers ne faiſoit aucune ſenſation. C'étoit aux yeux des peuples une efferveſcence qui ne pouvoit pas avoir de ſuites. Les débats qu'elle occaſionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats ſouvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point; ou ſi quelques perſonnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui, dans les grandes villes, occupent l'oiſiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenſeurs de ſes droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop déciſifs ſur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repouſſer des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le ſoldat n'eſt qu'un inſtrument de deſpotiſme, & il en a les ſentimens. Il croit appartenir au trône & non

à la patrie; & cent mille hommes armés ne font que cent mille efclaves difciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cède, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la fubordination militaire, qui, à la voix d'un feul homme, meut des milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier fignal une loi de tuer ou de mourir, achève de changer en eux ces fentimens en principes, & en fait pour ainfi dire la morale de leur état. Il n'en eft pas de même en Angleterre. L'influence de la conftitution eft fi forte, qu'elle s'étend même fur les troupes. Un homme y eft citoyen avant d'être foldat. L'opinion publique, d'accord avec la conftitution, honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Auffi voit-on par l'hiftoire des révolutions arrivées dans cette ifle fi orageufe, que le foldat Anglois, quoiqu'engagé pour fa vie, conferve pour la liberté politique une paffion dont on fe feroit l'idée difficilement dans nos contrées d'efclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes

pes Britanniques auroit-elle animé les Hessois, les Brunswickois, les autres Allemands rangés sous les mêmes drapeaux, tous également mécontens des souverains qui les avoient vendus, mécontens du prince qui les avoit achetés, mécontens de la nation qui les soudoyoit, mécontens de leurs camarades qui méprisoient en eux des mercenaires ? Ces braves gens n'avoient pas épousé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient absolument étrangers. D'ailleurs ils avoient aussi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main desquels ils n'auroient pas voulu recevoir des blessures.

L'esprit des armées Angloises avoit encore changé par une suite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les succès de la dernière guerre; l'extension que le commerce avoit reçu après la paix; les grandes acquisitions faites dans les Indes orientales : tous ces moyens de fortune avoient accumulé sans interruption des richesses prodigieuses dans la Grande-Bretagne. Ces trésors allumèrent

le desir de nouvelles jouissances. Les grands en allèrent puiser l'art dans les pays étrangers, sur-tout en France, & en empoisonnèrent leur pays. Des conditions supérieures, il se répandit dans toutes les classes. A un caractère fier, simple & réservé, succéda le goût du faste, de la dissipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement visité cette isle si renommée, se croyoient sous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes. Elles portèrent dans le nouvel hémisphère la passion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux superfluités dont on étoit épris; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à poursuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence sur le sort des états; que pour eux la mesure de la grandeur est celle de la richesse: que le luxe de la paix & les vo-

ſuptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la diſcipline Européenne a tant perfectionné ſelon vous le jeu ſûr & terrible : vous qui, pour ſoutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, ſur le récit que je vous fais, ſuſpendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il eſt des occaſions de ſuccès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves, l'indépendance des beſoins fut ſouvent le premier reſſort de la victoire. Il eſt trop aiſé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence, eſt réſervée une épreuve plus difficile : celle de ſupporter la perte de leurs plaiſirs.

Ajoutez à toutes ces raiſons, que les moyens de guerre arrivèrent rarement, au travers de tant de mers, dans les ſaiſons convenables pour l'action. Ajoutez que les conſeils de Georges III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter ſi loin d'eux ; & vous connoîtrez la plupart des obſtacles qui s'op-

posèrent au succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes?

Ce nouveau-monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour six mois, & qui le furent dans la suite pour trois ans ou même pour tout le tems que pourroient durer les hostilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne se mettoient en campagne que lorsque leur province particulière étoit ou envahie, ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagérement assemblées n'avoient l'esprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compliquée des combats. Dans cet état de choses, quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la discipline, formés

aux évolutions, inſtruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les inſtrumens néceſſaires à une attaque vive, à une réſiſtance opiniâtre?

L'enthouſiaſme ſeul auroit pu ſurmonter ces difficultés: mais en exiſta-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole?

L'opinion générale étoit en Angleterre que le parlement avoit eſſentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faiſoient partie de l'empire Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit on pas trouvé cent individus qui révoquaſſent en doute cette autorité. Cependant le refus que faiſoient les Américains de la reconnoitre, n'indiſpoſoit pas les eſprits. On ne leur porta point de haîne, même après qu'ils eurent pris les armes pour ſoutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languiſſoient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paiſiblement de ſes affaires, ou ſe livroit tranquillement à ſes plaiſirs. Tous attendoient ſans impatience la

fin d'une fcène dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroiffoit pas incertain.

La fermentation dut fe montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémifphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom fi doux d'indépendance, fans les remuer ? Mais cette chaleur fe foutint-elle ? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le befoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les foins d'une autorité naiffante ? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à pourfuivre. On la vit punir de mort la défertion, & fouiller par des affaffinats l'étendart de la liberté. On la vit fe refufer à l'échange des prifonniers, de peur d'augmenter dans les troupes, le penchant de fe rendre à la première fommation. On la vit réduite à la néceffité d'ériger des tribunaux chargés de pourfuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légérement les poftes confiés à leur vigilance. Il eft vrai qu'un vieillard de quatre-vingt ans, qu'on vouloit renvoyer dans fes foyers, s'écria : *Ma mort peut*

être utile ; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi. Il eſt vrai que Putnam dit à un royaliſte ſon priſonnier : *Retourne vers ton chef & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai aſſez ; que quand il parviendroit à les battre, il m'en reſteroit encore aſſez ; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il ſert.* Ces ſentimens étoient héroïques, mais rares ; & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivreſſe ne fut générale ; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les cauſes énergiques qui produiſirent tant de révolutions ſur le globe, aucune n'exiſtoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les loix n'y avoient été outragées. Le ſang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruiſſelé ſur des échafauds. On n'y avoit pas inſulté aux mœurs. Les manières, les uſages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du ſein de ſa famille ou de ſes amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'ad-

miniſtration n'y avoient pas changé ; & les maximes du gouvernement y étoient toujours reſtées les mêmes. Tout ſe réduiſoit à ſavoir ſi la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt ſur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeſte n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette queſtion preſque métaphyſique, n'étoit guère propre à ſoulever une multitude, ou du-moins à l'intéreſſer fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ſes terres privées des bras deſtinés à les féconder, ſes moiſſons ravagées, ſes campagnes couvertes des cadavres de ſes proches ou teintes de ſon propre ſang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales ſur la côte, s'en joignirent bientôt de plus inſupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Verſailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, ſans que les deux puiſſances n'euſſent mêlé dans leurs ſanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémiſphère. Inſtruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids

dans la balance ; les Anglois & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares... " C'est, ré-
" pondit-on à ses solicitations, c'est le dé-
" mêlé d'un père avec ses enfans ; il ne nous
" convient point d'entrer dans cette brouille-
" rie domestique... Mais si les rébelles ve-
" noient attaquer cette province, ne nous
" aideriez-vous pas à les répousser ?.. Depuis
" la paix, la hache de la guerre est ensevelie
" à quarante brasses de profondeur... Vous
" la trouveriez sûrement, si vous fouilliez la
" terre...Le manche en est pourri, & nous
" n'en pourrions faire aucun usage."

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. " Nous avons entendu parler des dif-
" férends survenus entre l'ancienne & la
" Nouvelle-Angleterre, dit la tribu des
" Onéidas à leurs députés. Jamais nous ne
" prendrons part à vos divisions attroces. La
" guerre entre des frères est une chose
" étrange & nouvelle dans ces régions.
" Nos traditions ne nous ont laissé aucun

" exemple de cette nature. Etouffez vos haînes
" insensées ; & qu'un ciel favorable dissipe
" le sombre nuage qui vous enveloppe."

Les seuls Masphis parurent s'intéresser au sort des Américains. " Voilà seize sche-
" lings, leur dirent ces bons sauvages.
" C'est tout ce que nous possédons. Nous
" comptions en acheter du rum; nous boi-
" rons de l'eau. Nous irons chasser. Si
" quelques bêtes tombent sous nos flèches,
" nous en vendrons les peaux, & nous vous
" en porterons le prix."

Mais avec le tems, les agens très actifs de la Grande-Bretagne réussirent à lui concilier plusieurs nations aborigènes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ces ennemis, & parce que les distances ne lui avoient pas permis de faire aux sauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voisins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les services qu'on feroit à portée de lui rendre. Sous ses drapeaux, des alliés, dont le caractère féroce n'avoit pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colon établis près des montagnes, que n'en

ſouffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une deſtinée plus heureuſe avoit fixés ſur les bords de l'océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins conſidérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui ſur le globe entier repréſentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du nouveau monde. Le peu qu'on y en voyoit, diſparut même aux premières hoſtilités. A ces ſignes d'une convention univerſelle, furent ſubſtitués des ſignes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblêmes qui devoient continuellement rappeller aux peuples la grandeur de leur entrepriſe, le prix inappréciable de la liberté, la néceſſité d'une perſévérance ſupérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réuſſit pas. Ces richeſſes idéales furent repouſſées. Plus le beſoin obligeoit à les multiplier, plus leur aviliſſement croiſſoit. Le congrès s'indigna des

affronts faits à sa monnoie; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Est-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux esprits qu'aux sentimens? est-ce qu'il ne sentoit pas que dans la crise présente, tout citoyen raisonnable craindroit de commettre sa fortune? est-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il se permettoit des actes d'un despotisme inconnus dans les régions même façonnées à la servitude? Pouvoit-il se dissimuler qu'il punissoit un défaut de confiance des mêmes supplices qu'on auroit à peine mérités par la revolte & par la trahison? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles méprisables & méprisées étoient réellement trente fois au-dessous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 septembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'état devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, sans compter les dettes particulières à chaque province.

Les peuples n'étoient pas dédommmagés

d'un fléau qu'on peut nommer domeſtique;
par une communication facile avec toutes
les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation
avec l'Europe, avec les Indes occidentales,
avec tous les parages qui couvroient leurs
navires. Alors, ils dirent à l'univers, "C'eſt
" le nom Anglois qui nous a rendus odieux;
" nous l'abjurons ſolemnellement. Tous les
" hommes ſont nos frères. Nous ſommes
" amis de toutes les nations. Tous les pavil-
" lons peuvent, ſans crainte d'inſulte, ſe
" montrer ſur nos côtes, fréquenter nos
" ports." On ne ſe rendit pas à une invitation en apparence ſi ſéduiſante. Les états
vraiment commerçans, inſtruits que l'Amérique ſeptentrionale avoit été réduite à
contracter des dettes, à l'époque même
de ſa plus grande proſpérité penſèrent judicieuſement que dans ſa détreſſe actuelle
elle ne pourroit payer que fort peu de choſe
de ce qui lui ſeroit apporté. Les ſeuls François, qui oſent tout, osèrent braver les inconvéniens de cette liaiſon nouvelle. Mais
par la vigilance éclairée de l'amiral Howe,

la plupart des navires qu'ils expédièrent furent pris avant d'arriver à leur deftination, & les autres à leur départ des bords Américains. De plufieurs centaines de bâtimens fortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnèrent point ou ne donnèrent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations, ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des fermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impoffibilité de traiter fûrement avec une métropole, où un parlement renverferoit ce qu'un autre parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel reffentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit poffible que ces inquiétudes éloignées ne balançaffent pas le poids des maux préfens.

Ainfi le penfoit le miniftère Brittannique, lorfqu'il envoya dans le nouveau-monde des

agens publics, autoriſés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une ſoumiſſion illimitée. Il n'eſt pas ſans vraiſemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit propoſer, il fut rejetté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foibleſſe. Les peuples étoient déjà raſſurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque colonie s'étoient ſaiſis de l'autorité: tout avoit recouvré ſa première audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la cour de Verſailles, ſigné le 6 février 1778.

Si le miniſtère Brittannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ſes colonies, le réduiſoit à la néceſſité de déclarer dans l'inſtant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conſeils de cette couronne la circonſpection que doit toujours inſpirer un

La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occaſionne la guerre entre cette cou-

ronne & celle d'Angleterre.

nouveau règne. Alors ſes finances étoient dans la confuſion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de ſa marine rempliſſoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Eſpagne, déjà fatiguée de ſon extravagante expédition d'Alger, ſe trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au ſecours de ſon allié. L'Angleterre pouvoit ſe promettre ſans témérité des ſuccès contre le plus puiſſant de ſes ennemis : & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à ſon voiſinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ſes ſujets rébelles le ſeul appui qui leur fût aſſuré, auroit diminué l'indignation qu'inſpire la violation des traités les plus ſolemnels.

George III ne vit rien de tout cela. Les ſecours obſcurs que la cour de Verſailles faiſoit paſſer aux provinces armées pour la défenſe de leurs droits, ne lui deſſillèrent pas les yeux. Les atteliers de cette puiſſance étoient remplis de conſtructeurs. Ses arſenaux ſe rempliſſoient d'artillerie. Il ne reſtoit plus de place dans ſes magaſins pour de nouvelles

munitions

munitions navales. Ses ports présentoient l'appareil le plus menaçant ; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de sa léthargie, il fallut que Louis XVI y fit signifier le 14 mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impossible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, souffrît patiemment qu'on déliât ses sujets de leur serment de fidélité, qu'on les élevat avec éclat au rang des puissances souveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux depuis plusieurs siècles alloient teindre de sang les eaux de l'océan, & jouer encore ce jeu terrible où les prospérités publiques ne compenseront jamais les désastres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs semblables, déploroient d'avance les calamités qui, dans les deux hémisphères étoient prêtes à tomber sur le genre-humain.

Cependant la scène sanglante ne s'ouvroit pas, & ce délai faisoit espérer la continuation de la paix à quelques esprits crédules,

On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres prescrivoient de chasser les François des Indes orientales. Sans être initiés dans ces mystères de perfidie, qu'une politique insidieuse est parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état, les hommes vraiment éclairés jugeoient les hostilités inévitables, prochaines même sur notre océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique est d'être utile & vrai. Loin de nous tout esprit de parti qui aveugle & dégrade ceux qui conduisent les hommes & ceux qui osent aspirer à les instruire. Nos vœux sont pour la patrie, & nos hommages pour la justice. En quelque lieu, sous quelque forme que la vertu se présente, c'est-elle que nous honorons. Les distinctions de sociétés & d'états ne peuvent nous la rendre étrangère ; & l'homme juste & magnanime est par tout notre concitoyen.

Si dans les divers événemens, qui paſſent ſous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triſte & vain plaiſir d'une indiſcréte cenſure. Mais nous parlons aux nations & à la poſtérité. Nous leur devons tranſmettre fidèlement ce qui peut influer ſur le bonheur public. Nous leur devons l'hiſtoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous oſions trahir un ſi noble devoir, nous flatterions peut-être la génération préſente qui paſſe & qui fuit : mais la juſtice & la vérité qui ſont éternelles nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carrière nous ſerons juſtes envers ceux qui exiſtent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne ſont plus. Si parmi les hommes puiſſans, il en eſt qui s'offenſent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne ſommes que les organes d'un tribunal ſuprême que la raiſon élève enfin ſur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne

doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts ſur les nations & ſur les cours. Elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépoſitaires du pouvoir, & leurs paſſions, & leur foibleſſe; & par l'empire du génie & des lumières s'élève de toute part au-deſſus des adminiſtrateurs pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent! Cette apparente audace n'eſt que de l'impuiſſance. Malheur à ceux qui par leurs talens n'ont pas de quoi ſoutenir ſes regards! Qu'ils ſe rendent juſtice & dépoſent un fardeau trop peſant pour leurs foibles mains. Ils ceſſeront du moins de compromettre eux-mêmes & les états.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le tems, les circonſtances: elle avoit tout choiſi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loiſir ſes préparatifs; qu'après avoir porté ſes forces au degré qui lui convenoit, qu'elle ſe montra ſur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre

qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ses dissentions domestiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le disoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François, qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le souvenir durera long-tems. Une savante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagemens particuliers les comblèrent de gloire, & la plupart se terminèrent à leur avantage. La flotte Britannique courut de plus grands dangers encore que ses vaisseaux isolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre sa destruction totale ou partielle, si la flotte qui l'avoit réduite à cet état presque désespéré, à Oueffant, n'eût été determinée par des ordres timides, par d'odieuses intrigues, par la foiblesse de ses amiraux, ou par tous ces motifs ensemble, à quitter la mer & à rentrer la première dans ses ports.

Dans l'ivreffe de ces fuccès peut-être inattendus, la France parut perdre de vue fes intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de fes ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de fapper ainfi les deux fondemens de la grandeur Angloife. Rien n'étoit plus aifé pour une puiffance préparée de loin aux hoftilités, que d'intercepter une navigation marchande entiérement furprife & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainfi. Les immenfes richeffes, qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrèrent paifiblement dans fes rades, fans avoir été feulement entamees.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémifphères, & partout intercepté. Ses colonies virent enlever, fur leurs propres côtes, des fubfiftances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du befoin; & la métropole fe vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés prefque à fa vue. Ces revers avoient une caufe. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoiſe étoit depuis long-tems malheureuſe; & c'étoit au vice de ſa conſtitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On eſſaya pluſieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens; mais ces innovations, bonnes ou mauvaiſes, furent toujours repouſſées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin ſes amiraux dictérent eux-mêmes, en 1776, une ordonnance, qui les rendant maîtres abſolus des rades, des arſenaux, des atteliers, des magaſins, détruiſoit cette mutuelle ſurveillance que Louis XIV. avoit crue devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'adminiſtration. Dès-lors il n'y eut plus de règle, plus de comptabilité, plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confuſion & le déſordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeſte. Juſqu'à cette époque, c'étoit le miniſtère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à ſa politique. Cette autorité paſſa, peut-être ſans qu'on s'en apperçût, à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent inſenſiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faiſoient croire

que ce n'étoit pas en efcortant pefamment, laborieufement les navires de la nation, en féjournant dans des croifieres difficiles pour furprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à fe faire un nom. Ce double devoir fut donc entiérement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Breft, qu'un pareil fervice n'avoit rien de noble & ne conduifoit à aucune forte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé eft bien bizarre & entiérement contraire à toutes les loix de la fociété. Quel peut avoir été le but des états en inftituant cette force militaire deftinée à parcourir les mers? N'eft-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui fervent ? Que pour leur donner l'occafion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes? Que pour enfanglanter un élément de plus par le carnage & les combats? Non, fans doute. Les flottes guerrières font fur l'océan ce que font les forterefles & les remparts pour les citoyens des villes, ce que font les armées nationales pour les provinces expofées aux

ravages de l'ennemi. Il eſt des propriétés attachées au ſol; il en eſt d'autres créées, tranſportées par le commerce, & qui ſont, pour ainſi dire, errantes ſur l'océan. Ces deux ſortes de propriétés ont beſoin de défenſeurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on, ſi les armées de terre refuſoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le laboureur des campagnes, de repouſſer l'embrâſement qui menace les moiſſons? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'eſcorter le commerce! Mais ſi le commerce n'a plus de protecteurs, que deviendront les richeſſes de l'état, dont vous demandez ſans doute une part pour récompenſe de vos ſervices? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richeſſes peuvent ſeuls rendre fécondes? Vous vous croyez avilis. Quoi, avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens? Et que ſont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, ſinon des protecteurs, des défenſeurs du citoyen &

de ſa fortune ? Votre poſte eſt ſur les mers, comme celui du magiſtrat ſur les tribunaux, celui de l'officier & du ſoldat de terre dans les camps, celui du monarque même ſur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin, & embraſſer d'un coup d'œil tous ceux qui ont beſoin de ſa protection & de ſa défenſe. Vous aſpirez à la gloire. Apprennez que la gloire eſt partout où l'on ſert l'état. Apprennez que la gloire de conſerver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, ſans doute, on aimoit auſſi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir ſauvé un ſeul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, ne voyez-vous pas qu'en ſauvant les vaiſſeaux du commerce, vous ſauvez la fortune de l'état ? Oui, votre valeur eſt brillante ; elle eſt connue de l'Europe comme de votre patrie : mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle ſe ſoit montrée dans une occaſion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaiſſeau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan, ſi par votre faute vous avez laiſſé

périr ou enlever tous les navires qui portoient les richesses de votre pays; si dans ce même port, où vous rentrez victorieux, une multitude de familles desolées pleurent leur fortune détruite? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout sera muet & consterné, & vos exploits ne seront destinés qu'à grossir les relations des cours, & ces papiers publics, qui, faits pour amuser l'oisiveté, ne donnent la gloire qu'un jour, quand cette gloire n'est pas gravée dans le cœur des citoyens par le souvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes consacrées à Portsmouth étoient bien opposées. On y sentoit, on y respectoit la dignité du commerce. On s'y faisoit un devoir comme un honneur de le défendre; & les événemens décidèrent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus justes de ses fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le nouveau-monde. Un ennemi plus puissant la menaçoit de plus grands désastres dans l'ancien. Cette situation alarmante remplissoit tous les es-

prits de défiance & d'incertitude. Les richeffes nationales arrivent. Celles de la puiffance rivale en groffiffent la maffe énorme; & fur le champ le crédit public eft ranimé, les efpérances renaiffent, & ce peuple qu'on fe plaifoit à regarder comme abattu, reprend & foutient fa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France fe rempliffent de gémiffemens. Une inaction aviliffante & ruineufe y fuccède à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichiffoit. L'indignation des négocians fe communique à la nation entière. Les premiers momens du fuccès font toujours des momens d'ivreffe qui femblent couvrir les fautes & les juftifier. Mais le malheur donne plus de févérité aux jugemens. La nation alors obferve de plus près ceux qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fière du dépôt de puiffance & d'autorité qui leur eft confié. On reproche aux confeils de Louis XVI d'avoir bleffé la majefté de la première puiffance du globe en défavouant à la face de l'univers des fecours qu'on ne ceffoit de donner clandeftinement aux Amé-

ricains. On leur reproche d'avoir, par une intrigue de miniſtres ou par l'aſcendant de quelques agens obſcurs, engagé l'état dans une guerre déſaſtreuſe, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les reſſorts du gouvernement, à guérir les longues playes d'un règne dont toute la dernière moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la baſſeſſe du vice & les convulſions du deſpotiſme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique inſidieuſe, de s'être enveloppés dans des diſcours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui ſemble démentir les projets qu'on a formés, les ſentimens qu'on a dans ſon cœur; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en ſert, ſans pouvoir tromper celui à qui on l'adreſſe, & qui déshonore ſans que ce déshonneur même puiſſe être utile ni au miniſtre, ni à l'état. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchiſe de la dignité! « Anglois, vous « avez abuſé de la victoire. Voici le mo- « ment d'être juſtes, ou ce ſera celui de la

" vengeance. L'Europe eſt laſſe de ſouffrir
" des tyrans. Elle rentre enfin dans ſes
" droits. Déſormais, ou l'égalité ou la
" guerre. Choiſiſſez. " C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il eſt vrai, doivent haïr, parce qu'il fut un meurtrier ſanguinaire, & que pour être deſpote il aſſaſſina tous ſes ennemis avec la hache des bourreaux : mais que la nation & l'état doivent honorer comme miniſtre, parce que le premier il avertit la France de ſa dignité, & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à ſa puiſſance. C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Louis XIV, qui, pendant quarante ans, ſût être digne de ſon ſiècle, qui mêla toujours de la grandeur à ſes fautes même, & juſques dans l'abaiſſement & le malheur ne dégrada jamais ni lui, ni ſon peuple. Ah! pour gouverner une grande nation il faut un grand caractère. Il ne faut point ſur-tout de ces ames indifférentes & froides par légéreté, pour qui l'autorité abſolue n'eſt qu'un dernier amuſement, qui laiſſent flotter au haſard de grands intérêts, & ſont plus occupés à conſerver le

pouvoir qu'à s'en servir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puissance de l'état, & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, se sont-ils laissés prévenir sur toutes les mers par un ennemi dont la constitution entraîne des lenteurs nécessaires? Pourquoi s'être mis par un traité inconsidéré dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des subsides abondans & réglés? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours sur les côtes septentrionales du nouveau-monde une escadre qui protégeât les colonies & fît en même-tems respecter notre alliance? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés sur nous, voit un grand dessein & nulles démarches concertées; voit dans nos arsenaux & sur nos ports des préparatifs immenses, & nulle exécution; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu presque inutile; l'audace & la valeur dans les particuliers, la mollesse & l'irrésolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir imposant d'un grand

peuple, tout ce qui annonce de l'autre la foibleſſe & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues. C'eſt par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'eſprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris ſa vigueur; & juſqu'à préſent c'eſt un problême à réſoudre pour l'Europe, ſi, en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles ſont les plaintes qui retentiſſent de toute part, & que nous ne craignons pas de raſſembler ici & de mettre ſous les yeux de l'autorité, ſi elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philoſophie, dont le premier ſentiment eſt le deſir de voir tous les gouvernemens juſtes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil ſur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend ſa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle penſe que ſi l'amour de la juſtice eût décidé la cour de Verſailles,

elle

elle auroit arrêté dans le premier article de ſa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppreſſeurs.* Mais cette maxime, qui forme une des loix de l'Angleterre; dont un Roi de Hongrie, en montant ſur le trône, oſa faire une des conſtitutions de l'état; qu'un des plus grands princes qui aient régné ſur le monde, Trajan, adopta, lorſqu'en préſence du peuple Romain aſſemblé, il dit au premier officier de l'empire, *je te remets cette épée pour me defendre ſi je ſuis juſte, pour me combattre & me punir ſi je deviens tyran:* cette maxime eſt trop étrangère à nos gouvernemens foibles & corrompus, où le devoir eſt de ſouffrir, & où l'opprimé doit craindre de ſentir ſon malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'eſt ſur-tout contre l'Eſpagne que ſont dirigées les plaintes les plus amères. On la blâme de ſon aveuglement, de ſes incertitudes, de ſes lenteurs, quelquefois même de ſon infidélité: accuſations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager ſans né-

ceſſité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginèrent que cette couronne ſe croyoit aſſez puiſſante pour diviſer le domaine Britannique, ſans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas ſi l'eſprit qui régnoit dans le cabinet de Verſailles autoriſoit cette conjecture. Il eſt aujourd'hui connu que cette couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des ſecours ſecrets aux Américains, épioit le moment propice pour ſe déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonſtance la plus favorable pour propoſer au Roi catholique de faire cauſe commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ſes intérêts; ſoit que la réſolution lui parût précipitée; ſoit enfin que d'autres objects politiques exigeaſſent toute ſon attention, il ſe refuſa à cette ouverture. Son caractère diſpenſoit de toute ſollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives, on l'occupa ſi peu de cette grande affaire, que ce fut ſans l'en prévenir que la cour de Verſailles fit ſignifier à Saint-

James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Espagne employoit dans le Brésil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ses ports. Les trésors qui lui arrivoient du Pérou & de ses autres possessions étoient à couvert. Cette puissance étoit libre de toute inquiétude & maîtresse de ses mouvemens, lorsqu'elle aspira à la gloire de pacifier les deux hémisphères. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardiesse n'avoit pas les suites heureuses qu'elle s'en étoit promises, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adversaire à combattre.

L'Espagne, n'ayant pas réussi à réconcilier l'Angleterre & la France, se déclare pour cette dernière puissance.

Charles III soutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes ; que chacune des parties belligérantes seroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention ; qu'on formeroit un congrès où seroient discutées les prétentions diverses ; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau

qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce monarque ne se dissimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de se réconcilier avec ses colonies, ou du-moins de leur faire acheter par de grands avantages pour son commerce le sacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne se dissimuloit pas qu'il blessoit la dignité du Roi son neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juste; & sans l'oubli de toutes les considérations personnelles, on ne l'est point.

Ce plan de conciliation déplut à Versailles; & l'on n'y fut un peu rassuré que par l'espoir qu'il seroit rejetté à Londres. C'est ce qui arriva. L'Angleterre ne put se déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait; quoiqu'ils ne fussent pas appellés aux conférences qui alloient s'ouvrir; quoique la France ne pût pas négocier pour eux; quoique leurs intérêts dussent être uniquement soutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité, & qui, peut-être au fond de son cœur, n'en desiroit pas

la profpérité; quoique fon refus la menaçat d'un ennemi de plus.

C'eft dans une circonftance pareille; c'eft lorfque la fierté élève les ames au-deffus de la terreur; qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choifir entre la ruine & le déshonneur: c'eft alors que la grandeur d'une nation fe déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des chofes par l'événement, traitent les grandes & périlleufes réfolutions d'héroïfme ou de folie, felon le bon ou le mauvais fuccès qui les ont fuivies. Si donc on me demandoit quel eft le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le fais. Je fais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'augufte & majeftueux fpectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à fa durée qu'à fa gloire.

Le miniftère Britannique ne fe fut pas plutôt expliqué, que la cour de Madrid

épousa la querelle de celle de Verſailles, & par conſéquent celle des Américains. L'Eſpagne avoit alors ſoixante-trois vaiſſeaux de ligne & ſix en conſtruction. La France en avoit quatre-vingts, & huit ſur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates : mais un grand nombre de corſaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'oppoſoit que quatre-vingt-quinze vaiſſeaux de ligne & vingt-trois en conſtruction. Les ſeize qu'on voyoit de plus dans ſes ports étoient hors de ſervice, & on les avoit convertis en priſons ou en hôpitaux. Inférieure en inſtrumens de guerre, cette puiſſance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses diſſentions domeſtiques énervoient encore ce qui lui reſtoit de reſſources. Il eſt de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'eſt par ces mouvemens inteſtins que les eſprits conſervent leur énergie & le ſouvenir toujours préſent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation ceſſe, que les haînes ſoient étouffées, que les intérêts

ſe confondent & ſe ſervent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les iſles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les prétentions oppoſées ne ſe montrèrent dans aucune circonſtance avec moins de ménagement. Le bien général fut inſolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois diſcuté les queſtions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des inſultes les plus groſſières, que d'altercations auſſi nuiſibles qu'indécentes. Le peu qui reſtoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un miniſtre qui comme lui n'eût *ni parens ni amis:* mais cet homme extraordinaire ne ſe montroit pas. Auſſi penſa-t-on aſſez généralement que ce peuple ſuccomberoit, malgré la fierté de ſon caractère, malgré l'expérience de ſes amiraux, malgré l'audace de ſes hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les ſecouſſes qu'elle éprouve.

Mais l'empire du haſard eſt bien étendu,

Qui ſait pour quel parti les élêmens ſe déclareront! Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entière par la mort d'un général. Des ſignaux, ou ne ſont pas entendus, ou ne ſont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté ſont croiſés par l'ignorance, par la jalouſie, par une trahiſon, par la certitude de l'impunité. Une brume qui ſurvient & qui couvre les deux ennemis, ou les ſépare, ou les confond. Le calme & la tempête ſont également favorables ou nuiſibles. Les forces ſont coupées en deux par l'inégale célérité des vaiſſeaux. Le moment eſt manqué, ou par la puſillanimité qui diffère, ou par la témérité qui ſe hâte. Des plans auront été formés avec ſageſſe: mais ils reſteront ſans effet par le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconſidéré de la cour décide du malheur d'une journée. La diſgrace ou le décès d'un miniſtre change les projets. Eſt-il poſſible qu'une union étroite puiſſe long-tems ſubſiſter entre des confédérés d'un caractère auſſi oppoſé que le François

emporté, dédaigneux & léger ; l'Espagnol lent, hautain, jaloux & froid ; l'Américain qui tient secrétement ses regards tournés vers sa mère-patrie & qui se réjouiroit des désastres de ses alliés, s'ils étoient compatibles avec son indépendance ? Ces nations, soit qu'elles agissent séparément, soit qu'elles agissent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuser, à se plaindre & à se brouiller ? Leur plus grand espoir ne seroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient sortir & affermir le sceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne ; tandis qu'une ou deux défaites considérables feroient descendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premières puissances de cet hémisphère ?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel sera l'événement ? La France & l'Espagne réunies ont pour elles des moyens puissans ; l'Angleterre, l'art de diriger les siens. La France & l'Espagne ont leurs trésors ; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes &

le nombre des troupes ; de l'autre la ſupériorité dans l'art de conduire les vaiſſeaux & d'aſſujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuoſité & la valeur ; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux deſſeins la monarchie abſolue ; dans l'autre la vigueur & le reſſort que donne la liberté. Ici, le reſſentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là, le ſouvenir d'une gloire récente & la ſouveraineté de l'Amérique, comme celle de l'océan à conſerver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vaſtes puiſſances, mais l'inconvénient qui réſulte de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord, ſoit dans les deſſeins, ſoit dans l'emploi des forces ; l'Angleterre eſt abandonnée à elle-même, mais n'ayant à diriger que ſa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les deſſeins, d'une combinaiſon plus ſure & peut-être plus prompte dans les idées : elle peut plus aiſément ſubordonner à une ſeule vue ſes plans d'attaque & de défenſe.

Pour avoir une balance exacte, il faut

encore peſer la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre, qui d'un côté n'eſt à beaucoup d'égards, qu'une guerre de rois & de miniſtres; qui de l'autre eſt une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ſes plus grands intérêts, d'un commerce qui fait ſa richeſſe, d'un empire & d'une gloire qui ſont ſa grandeur.

Enfin ſi l'on conſidére l'eſprit de la nation Françoiſe, oppoſé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François eſt peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre; qu'il eſpére tout lorſqu'il commence, qu'il déſeſpère de tout dès qu'il eſt arrêté par un obſtacle; que par ſon caractère il a beſoin de l'enthouſiaſme des ſuccès pour obtenir des ſuccès nouveaux: que l'Anglois, au contraire, moins préſomptueux d'abord malgré ſa hardieſſe naturelle, ſait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger & s'affermir par la diſgrace: ſemblable à ce chêne robuſte auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît ſous les

coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ses blessures même.

L'histoire nous apprend encore que peu de ligues se sont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles se sont formées. Athènes victorieuse de la Perse; Rome sauvée d'Annibal; dans les tems modernes, Venise échappée à la fameuse ligue de Cambrai; & de nos jours même, la Prusse qui par le génie d'un homme a su tenir tête à l'Europe, ont droit de suspendre notre jugement sur l'issue de la guerre présente.

Mais supposons que la maison de Bourbon ait les avantages dont elle a pu se flatter. Quelle doit être sa conduite?

Quelle doit être la politique de la maison de Bourbon, si elle est victorieuse.

La France est sous tous les points de vue l'empire le plus fortement constitué, dont le souvenir se soit conservé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Espagne est aussi un état d'un grand poids, & ses moyens de prospérité augmentent tous les jours. Le soin le plus important de la maison de Bourbon doit donc être de se faire pardonner par ses voisins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle

doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter sa supériorité, l'alarme feroit générale, & l'on se croiroit menacé d'un esclavage universel. C'est peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traversée dans ses projets contre l'Angleterre. Le ressentiment que les injustices & les hauteurs de cette isle superbe ont inspiré par-tout, doit être la cause de cette inaction. Mais la haîne se tait, lorsque l'intérêt se montre. Il est possible que l'Europe juge contraire à sa sûreté l'affoiblissement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémisphère ; & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puissance orgueilleuse & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainsi, les cours de Versailles & de Madrid se verroient déchues de l'espoir qu'elles ont conçu d'une prépondérence décidée sur le globe. Ces considérations doivent les déterminer à presser les attaques, & à ne pas laisser à une politique prévoyante ou simplement jalouse, le tems de faire de nouvelles combinaisons. Qu'elles s'arrêtent

ſur-tout à propos, & qu'un deſir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas ſur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique ſeptentrionale. Pluſieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion, ont dû faire croire que c'étoit auſſi le vœu de la France. On peut ſoupçonner l'Eſpagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont ſecoué le joug de la Grande-Bretagne eſt ſimple, & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même ſyſtême?

Le nouvel hémiſphère doit ſe détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement eſt préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions; par le renverſement de nos droits, qui faiſoient notre courage; par le luxe de nos cours & la miſère de nos campagnes; par la haine, à jamais durable, entre des hommes laches qui poſſèdent tout, & des hommes robuſtes;

vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il est préparé en Amérique par l'accroissement de la population, des cultures, de l'industrie & des lumières. Tout achemine à cette scission, & les progrès d'un mal dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Espagne & à la France, dont les possessions dans le nouvel hémisphère sont une source inépuisable de richesses, leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement ? Or, c'est ce qui arriveroit, si tout le nord de ces régions étoit assujetti aux mêmes loix, ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaste continent seroit-elle assurée, qu'il deviendroit l'asyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans, séditieux, flétris ou ruinés. La culture, les arts, le commerce, ne seroient pas la ressource des réfugiés de ce caractère. Il leur faudroit une vie moins laborieuse & plus agitée. Ce gènie, également éloigné du travail & du repos, se tourneroit vers les conquêtes ; & une passion qui a tant

d'attraits ſubjugeroit aiſément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ſes invaſions, avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choiſiroit ſes ennemis, le champ & le moment de ſes victoires. Sa foudre tomberoit toujours ſur des mers ſans défenſe, ou ſur des côtes priſes au dépourvu. Dans peu, les provinces du midi deviendroient la proie de celles du nord & ſuppléeroient, par la richeſſe de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même, les poſſeſſions de nos monarchies abſolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou ſe détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Verſailles, s'il leur eſt libre de choiſir, c'eſt de laiſſer ſubſiſter dans le nord de l'Amerique deux puiſſances qui s'obſervent, qui ſe contiennent, qui ſe balancent. Alors des ſiècles s'écouleront, avant que l'Angleterre & les républiques formées à ſes dépens

dépens se rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin ; & les établissemens des autres nations, dans le nouveau-monde, jouiront d'une tranquillité, qui jusqu'à nos jours a été si souvent troublée.

C'est même vraisemblablement, c'est l'ordre de choses qui conviendroit le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites respectives ne sont pas réglées. Il régne une grande jalousie entre les contrées du nord & celles du midi. Les principes politiques varient d'une rivière à l'autre. On remarque de grandes animosités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de soi le fardeau accablant des dépenses & des dettes publiques. Mille germes de divisions couvent généralement dans le sein des Etats-Unis. Les dangers une fois disparus, comment arrêter l'explosion de tant de mécontentemens ? Comment tenir attachés à un même centre tant d'esprits égarés, tant de cœurs aigris ? Que les vrais amis des Américains y réfléchissent, & ils trouveront que l'unique moyen de pré-

venir les troubles parmi ces peuples, c'eſt de laiſſer ſur leurs frontières un rival puiſſant & toujours diſpoſé à profiter de leurs diſſenſions.

Il faut la paix & la ſureté aux monarchies, il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit beſoin de Carthage; & celui qui détruiſit la liberté Romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni Céſar, ce fut le premier Caton, lorſque ſa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le ſénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Veniſe elle-même, depuis quatre cens ans, peut-être, eût perdu ſon gouvernement & ſes loix, ſi elle n'avoit à ſa porte & preſque ſous ſes murs des voiſins puiſſans qui pourroient devenir ſes ennemis ou ſes maîtres.

Quelle idée il faut ſe former des treize provinces confédérées.

Mais dans cette combinaiſon à quel degré de félicité, de ſplendeur & de force pourront avec le tems s'élever les provinces confédérées?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les

ames, ſans en excepter celles des eſclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'expoſoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté eſt ſi doux, que tous ceux qui combattent pour elle, ſont ſûrs d'intéreſſer nos vœux ſecrets. Leur cauſe eſt celle du genre-humain tout entier; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppreſſeurs, en exhalant du-moins en liberté notre haîne contre les oppreſſeurs étrangers. Au bruit des chaînes qui ſe briſent, il nous ſemble que les nôtres vont devenir plus légères; & nous croyons quelques momens reſpirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté ſont des leçons pour les deſpotes. Elles les avertiſſent de ne pas compter ſur une trop longue patience des peuples & ſur une éternelle impunité. Ainſi, quand la ſociété & les loix ſe vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien eſpére que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de juſtice au brigand,

& de confcience à l'affaffin. Telle eft la fource de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont infpiré les Américains. Nos imaginations fe font enflammées pour eux. Nous nous fommes affociés à leurs victoires & à leurs défaites. L'efprit de juftice qui fe plaît à compenfer les malheurs paffés par un bonheur à venir, fe plaît à croire que cette partie du nouveau-monde ne peut manquer de devenir une des plus floriffantes contrées du globe. On va jufqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour fes maîtres dans fes enfans. Ofons réfifter au torrent de l'opinion & à celui de l'enthoufiafme public. Ne nous laiffons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le fentiment qui aime à fe créer des illufions & réalife tout ce qu'il efpére. Notre devoir eft de combattre tout préjugé, même celui qui feroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrai, & de ne pas trahir cette confcience pure & droite qui préfide à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment,

peut-être, nous ne ferons pas crus : mais une conjecture hardie qui fe vérifie au bout de plufieurs fiècles fait plus d'honneur à l'hiftorien, qu'une longue fuite de faits dont le récit ne peut être contefté ; & je n'écris pas feulement pour mes contemporains qui ne me furvivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du foleil : eux & moi, nous ne ferons plus. Mais je livre mes idées à la poftérité & au tems. C'eft à eux à me juger.

L'efpace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer, n'eft que de foixante-fept lieues marines; mais fur la côte leur étendue eft en ligne droite de trois cens quarante-cinq depuis la rivière de Sainte-Croix jufqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres font prefque généralement mauvaifes ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus feptentrionales. L'unique reffource de leurs habitans, c'eft la pêche, dont le produit annuel ne s'élève pas au-deffus de fix millions de livres.

Le bled ſoutient principalement les provinces de New-York, de Jerſey & de Penſilvanie. Mais le ſol s'y eſt ſi rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois juſqu'à ſoixante boiſſeaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie ſoient fort ſupérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'eſt pas poſſible d'en former beaucoup de nouvelles; & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline ſeptentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité ſi inférieure, qu'ils ſont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le ſol de la Caroline méridionale & de la Géorgie, eſt parfaitement uni juſqu'à cinquante milles de l'océan. Les pluies exceſſives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le

riz eſt cultivé au grand détriment des hommes libres & des eſcaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laiſſent ces amas d'eau ſi multipliés, croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorſque le pays s'élève, ce ne ſont plus que des ſables rébelles ou d'affreux rochers, coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant ſe diſſimuler que l'Amérique ſeptentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres, imagina le puiſſant reſſort des gratifications, pour créer dans cette partie du nouveau-monde le lin, la vigne, la ſoie. La pauvreté du ſol repouſſa la première de ces vues ; le vice du climat s'oppoſa au ſuccès de la ſeconde ; & le défaut de bras ne permit pas de ſuivre la troiſième. La ſociété établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuſe que le miniſtère. Ses bienfaits ne firent éclorre aucun des objets qu'elle avoit propoſés à l'activité & à l'induſtrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne ſe con-

tentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommoient lui livroient exclusivement leurs indigos, leurs fers, leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reste du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières, en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poisson, de leur riz, de leurs salaisons. Cependant la balance leur fut toujours si défavorable, que lorsque les troubles commencèrent, les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole; & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces désavantages, il s'étoit successivement formé dans le sein des treize provinces une population de 2,981,678 personnes, en y comprenant quatre cens mille noirs. L'oppression & l'intolérance y poussoient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux: mais la paix le leur rouvrira; & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y passeront avec des projets de culture

n'auront pas toute la ſatisfaction qu'ils ſe feront promiſe ; parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occupées ; & qu'on n'aura guère à leur offrir que des ſables ſtériles, des marais mal-ſains ou des montagnes eſcarpées. L'émigration ſera plus favorable aux manufacturiers & aux artiſtes, ſans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas ſans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul, aſſez généralement difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégénèrent très-rapidement, & où la meſure des travaux & des avances n'eſt pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une ſubſiſtance aſſurée dans ces provinces, ce ſera beaucoup. Alors même les exportations ſe réduiront à rien ou à fort peu de choſe : mais l'induſtrie intérieure remplacera l'induſtrie étrangère. A peu de choſe près, le pays pourra ſe ſuffire à lui-même, pourvu que ſes habitans ſachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique ſeptentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & ſur-tout que celui de la mère-patrie vous inſtruiſe. Craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix; craignez une trop inégale répartition des richeſſes qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la misère; d'où naît l'inſolence des uns & l'aviliſſement des autres. Garantiſſez-vous de l'eſprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à meſure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aiſance & la ſanté dans le travail; la proſpérité dans la culture des terres & les atteliers de l'induſtrie; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites proſpérer les ſciences & les arts qui diſtinguent l'homme policé de l'homme ſauvage. Sur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'eſt des écoles publiques, n'en doutez pas, que ſortent les magiſtrats éclairés, les militaires inſtruits & courageux, les bons pères, les bons ma-

ris ; les bons frères , les bons amis , les hommes de biens. Par-tout où l'on voit la jeunesse se dépraver, la nation est sur son déclin. Que la liberté ait une base inébranlable dans la sagesse de vos constitutions , & qu'elle soit l'indestructible ciment qui lie vos provinces entre elles. N'établissez aucune préférence légale entre les cultes. La superstition est innocente par-tout où elle n'est ni protégée , ni persécutée ; & que votre durée soit, s'il se peut, égale à celle du monde.

F I N.

